



**Le mont  
ne s'est pas construit  
en un jour**

# LE MONT NE S’EST PAS FAIT EN UN JOUR

*Correspondances : travée C1, ateliers thématiques Th1 et Th3.*

*Thèmes abordés : abbayes bénédictines, architecture, chartes de donation, forteresse, guerre de Cent Ans, mauristes, période gothique, période romane, prison au Mont, temporel de l’abbaye, restaurations.*

*Introduction.*

*I. L’abbaye romane.*

*II. Les grands chantiers de l’époque gothique.*

*III. Les aménagements de l’époque moderne et restaurations de l’époque contemporaine.*

*Conclusion.*

## INTRODUCTION

La silhouette du Mont Saint-Michel, la merveille de l’Occident médiéval dénigré puis redécouvert au XIX<sup>e</sup> siècle, est aujourd’hui mondialement célèbre. Elle n’est pourtant pas le résultat d’un projet unitaire et réfléchi ; au contraire, sa mise en place est le résultat de mille ans de constructions, de destructions, de restaurations et de réinterprétations plus ou moins heureuses, qui au fur et à mesure ont donné un visage au Mont.

Du mont Tombe au Mont Saint-Michel, ce dossier reconstitue le cheminement architectural d’un édifice complexe aux contraintes sévères : celles du rocher qui auront mis à rude épreuve les bâtisseurs de toutes les époques, mais aussi celles du temps dont les aléas ont failli plus d’une fois mettre à bas le sanctuaire de l’archange. Lien unique entre le ciel et les hommes, il est tour à tour le symbole des grands pèlerinages de l’Occident, de la résistance française dans la Guerre de Cent Ans, de la mise à bas du pouvoir religieux à la Révolution, du système carcéral du XIX<sup>e</sup> siècle et enfin du renouveau patrimonial français. Toutes ces époques ont façonné le monument tel que nous le connaissons, et lui ont apporté richesses et malheurs. Il tire aujourd’hui sa réussite de la manne touristique, accueillant entre deux et trois millions de visiteurs chaque année dont un tiers seulement monte à l’abbaye ; ces nouveaux pèlerins ne cherchent plus le vertige spirituel, mais plus sûrement celui des siècles dont chacun a laissé sa trace dans les pierres du Mont Saint-Michel.

Le plan chronologique de ce dossier relativement complexe permet la mise en évidence du manque d’unité structurelle du monument qui n’est que le résultat de la succession de maîtres d’œuvre ayant chacun vécu dans une époque. Il s’attarde bien évidemment plus longuement sur les périodes médiévales durant lesquelles ont été mis en place le plus d’éléments de l’abbaye et qui ont été le cadre de la constitution de la bibliothèque monastique.

On remarquera particulièrement le peu de fait accordé aux manuscrits dans ce dossier : les lieux de fabrication (les *scriptoria* successifs) nous sont en effet inconnus dans l’abbaye, ainsi que d’ailleurs que les lieux de conservation pour lesquels nous ne pouvons avancer que des hypothèses. Seule exception à la règle : le chartrier du grand bâtiment gothique de la façade nord dans lequel étaient rangés les chartes, les documents administratifs de la communauté.

## I. L'ABBAYE ROMANE : L'EDIFICATION D'UN MONUMENT AUX X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> SIECLES.

### 1. La première abbaye bénédictine au-dessus du sanctuaire pré-roman.

Le sanctuaire primitif, tel qu'il est habituellement nommé, est celui fondé selon la légende par Aubert sur les conseils de l'archange lui-même. Il ne correspond pas encore à une fondation monastique, mais plutôt à un oratoire gardé par une communauté de chanoines ; il vient remplacer deux chapelles dédiées à saint Etienne et saint Symphorien, ainsi que les quelques ermites retirés sur le mont Tombe.

Cet oratoire, contrairement à ce que l'on pourrait attendre et conformément à l'usage du culte michaelien, trouve sa place non au sommet du rocher mais sur l'un de ses flancs (nord-ouest). Cela sans doute pour faciliter, tel que nous l'apprend la *Revelatio*, le texte fondateur de la légende du Mont Saint-Michel, l'imitation de la grotte du sanctuaire du Mont Gargan. L'emplacement de ce sanctuaire nous est longtemps resté inconnu, et la forme qu'il prend est toujours incertaine. En 1961 toutefois, des travaux menés par l'architecte Yves-Marie Froidevaux dans l'église Notre-Dame-sous-terre ont permis la découverte derrière l'autel d'une maçonnerie en blocs de granit qui pourrait correspondre au mur est de l'établissement primitif. Les moellons d'une imposante irrégularité pourraient bien confirmer la thèse d'une grotte artificielle, sans toutefois qu'aucun autre argument vienne l'étayer.

Lorsqu'en 966 Richard I<sup>er</sup> décide d'installer une véritable abbaye sur le Mont Saint-Michel, il poursuit un double objectif : organiser et dynamiser la région extrême orientale de son duché, et faire valoir la domination normande sur cette même région que Charles le Chauve avait abandonné aux bretons au IX<sup>e</sup> siècle mais que Guillaume Longue-Epée<sup>2</sup> obtient en 933 du roi de France Raoul I<sup>er</sup><sup>3</sup> en échange de son soutien. Régions païennes et désorganisées dans cette première moitié du X<sup>e</sup> siècle, peuplées de communautés irlandaises et scandinaves étrangères au système féodal d'interdépendance, le Cotentin et l'Avranchin ne seront effectivement contrôlés que vers la fin du siècle grâce à l'installation de pôles de pouvoir comme l'abbaye du Mont Tombe.

L'installation d'une communauté bénédictine sur un site ne se fait jamais sans conséquence. Elle arrive avec un but et des moyens pour l'atteindre, comptant sur l'organisation de son ordre : même si le Mont Saint-Michel ne rentre dans le réseau clunisien que tardivement, les relations entre les abbayes bénédictines sont très fortes ; nombre de ses abbés sont tirés des meilleurs membres de ces communautés parfois lointaines, bien que le réseau bénédictin normand, dont les grandes abbayes du diocèse de Rouen (Jumièges, Saint-Wandrille, Le-Bec-Hellouin) sont les piliers, ainsi que la communauté elle-même, sont rapidement le principal berceau des abbés du Mont<sup>4</sup>. Les premiers abbés, Maynard I, son neveu Maynard II (991-1009), et Hildebert I<sup>er</sup> (1009-1023) ont sans doute eut pour priorité de faire du modeste sanctuaire une abbaye de type bénédictine, répondant à l'organisation stricte nécessaire à l'application de la règle de saint Benoît qui n'accorde que peu de place à l'improvisation. On peut donc penser qu'avant l'an Mil ont été construits, ou du moins pensés, église abbatiale, scriptorium, cloître, bibliothèque et bâtiments conventuels (réfectoire, dortoir et autres espaces nécessaires à la vie en collectivité). On sait que les

#### Histoire religieuse

##### *La règle de saint Benoît.*

Dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, Benoît de Nursie rédige une règle pour la communauté dont il a la charge au Mont Cassin à Rome. Celle-ci connaîtra dans les siècles qui suivent un succès croissant : plus qu'un schéma de vie idéalisé comme l'était la règle de saint Colomban par exemple, très dure dans son application, la règle de saint Benoît propose une organisation concrète de la vie cénobitique comprenant des obligations et des permissions. Durant les VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, elle est mêlée aux autres règles (celles de Colomban et de Césaire d'Arles en particulier) et se répand dans toute l'Europe. Dans la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle enfin, Benoît d'Aniane compile le *Codex Regularum*, réunissant vingt-sept règles monastiques et démontrant la supériorité de celle de saint Benoît. En 814, Louis le Pieux appelle Benoît à ses côtés et fait imposer la règle à tous les monastères de son empire aux synodes d'Aix trois ans plus tard. Se prêtant particulièrement, par son organisation minutieuse, à l'institutionnalisation, la règle de saint Benoît connaît un succès fulgurant et aboutit à la constitution d'un réseau d'abbaye serré autour de l'abbaye de Cluny fondée en 909, fer de lance du monachisme bénédictin.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire aujourd'hui, la règle de saint Benoît doit son succès à la souplesse qu'elle implique : bien plus que les autres, elle prend en compte l'humanité du moine, et donc ses imperfections et ses faiblesses. En proposant une règle de vie dans laquelle tout est programmé, de la prière de la nuit, les mâtines, à la dernière prière du soir, complies. La journée du moine bénédictin est ainsi ponctuée par les huit prières quotidiennes, entre lesquelles sont prévus des temps pour l'étude, le travail manuel et la dévotion particulière. Cette organisation, changeante selon les périodes de l'année et les particularités locales, a pour but d'éviter l'oisiveté, « ennemie de l'âme » selon la Règle.

1 Duc de Normandie de 942 à 996.

2 Duc de Normandie de 923 à 942. il est le fils du premier duc de Normandie Rollon (911-923).

3 Roi de France de 923 à 936.

4 Maynard I (abbé de 966 à 991) vient de relever l'abbaye de Fontenelles (Saint-Wandrille) dans le diocèse de Rouen, et est originaire des Flandres ; Suppo (1033-1048), disciple de Guillaume de Volpiano, est originaire de Rome ; Roger I (1085-1106) vient de saint-Etienne de Caen, Roger II (1106-1123) de Jumièges, Bernard du Bec (1131-1148) et Robert de Torigni (1154-1186) de l'abbaye du Bec-Hellouin. Il est intéressant de noter comme le resserrement des origines normandes des abbés vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle dénote la constitution d'un réseau bénédictin propre à la Normandie, après l'apport d'influences plus lointaines.

moines ont dans un premiers temps réutilisé les espaces de vie des chanoines ; il est toutefois peu probable que cette situation ait trop perduré au-delà du premier abbatiat<sup>5</sup>.

L’église carolingienne, aujourd’hui Notre-Dame-sous-Terre, est conservée à l’arrivée des bénédictins ; elle n’est toutefois pas l’église principale du sanctuaire : Maynard I lance rapidement la construction d’une église abbatiale au sommet du rocher<sup>6</sup>. Ce double sanctuaire témoigne du développement de la communauté dès les premières années bénédictines, et probablement de l’arrivée des premiers pèlerins venus prier devant les reliques de l’archange exposées sur les tribunes de l’église carolingienne afin de prévenir toute tentative de vol. De ces années daterait donc la séparation nécessaire à la vie cénobitique entre l’espace claustral, dans lequel vivent les moines, et l’espace hors-clôture, destiné à accueillir les pèlerins et les laïcs. La nouvelle abbaye du Mont se voit dès l’origine attribuer les principaux espaces de la indispensables à l’application de la règle de saint Benoît ; le ms 50, produit au Mont à la fin du X<sup>e</sup> siècle, témoigne ainsi de l’activité d’un scriptorium au moins sous l’abbatiat de Maynard II, même si il n’est pas certain qu’une salle lui ait été attribuée.

## **2. La construction de l’abbaye romane (c.1017-1204).**

Le lancement du projet de construction d’une grande abbaye romane destinée à élargir l’accueil des pèlerins et à accentuer le rayonnement de l’abbaye semble coïncider avec le mariage de Richard II<sup>7</sup> et Judith de Bretagne, au Mont, aux alentours de 1017. Avec l’appui du duc sont lancés au Mont Saint-Michel d’importants travaux, comprenant notamment la construction d’une nouvelle église abbatiale : projet ambitieux s’échelonnant entre 1023 et 1080 (elle mesure 80m de long), elle reprend les bases préromanes (dont Notre-Dame-sous-terre) en y ajoutant les cryptes nécessaires à l’édification du chœur et des transepts. Au nord de cette église est accolé un ensemble complexe de salles conventuelles, organisé sur trois étages selon la contrainte spatiale imposée par l’exiguïté du rocher.

### *Les phases de construction de l’abbaye romane<sup>8</sup>*

- 1023-1025 : achèvement de la crypte du chevet.
- Vers 1040 : achèvement des cryptes des transepts (cryptes Saint-Martin au sud et Notre-Dame-des-Trente-Cierges au nord).
- 1060-1080 : construction de la nef et des bâtiments conventuels contre le mur nord de cette dernière (il s’agit d’un bâtiment à trois étages dont il nous reste la salle de l’Aiglon, le Promenoir et une petite partie du dortoir).
- Entre 1106 et 1123 (abbatiat de Roger II) : construction d’un ensemble de bâtiments dont la fonction nous est inconnue sur la partie septentrionale du rocher. On retrouve les bases de cet ensemble dans les murs du Cellier de la Merveille 150 ans plus tard.
- Entre 1154 et 1186 (abbatiat de Robert de Torigni) : construction d’un nouvel ensemble de bâtiments sur trois étages à l’ouest sur la façade ouest du rocher. Il comprend un nouveau logis abbatial, des cachots et, plus au sud, un cellier une hôtellerie et une infirmerie pour l’accueil des pèlerins (chacune des fonctions occupant un étage, toute cette partie méridionale des constructions de Robert s’est effondrée en 1818), suivis d’une chapelle mortuaire dédiée à saint Etienne. Deux tours viennent flanquer la façade de l’église abbatiale : l’une s’écroule à une date inconnue, l’autre est détruite en 1776 en même temps que les trois dernières travées de la nef après l’incendie provoqué par la foudre).

L’originalité de l’organisation architecturale de l’abbaye du Mont Saint-Michel, relativement complexe et dont tous les mystères n’ont pas encore été éclaircis<sup>9</sup>, est d’avoir subi la contrainte constante de son

---

5 Il semble en effet que les chanoines se logeaient sur le mont Tombe dans des cabanes individuelles, ce qui est en contradiction avec l’idéal cénobitique. Dans le texte relatant l’invention de la relique d’Aubert et qui se trouve dans le cartulaire (ms 210), Hildebert utilise un de ces logements, attenant à un logement commun proche de l’église, comme trésorerie (d’après dom Huynes, *Histoire générale de l’abbaye du Mont Saint-Michel*, Rouen, 1872) : il est probable que si la nécessité a obligé les moines à réutiliser ces constructions probablement sommaires, ce fut très tôt pour des emplois n’entravant pas la pratique de la vie communautaire.

6 Cette découverte de l’*Ecclesia Majora* dont témoigne les textes est le fait de l’architecte en chef des Monuments Historiques Paul Gout en 1908.

7 Duc de Normandie de 996 à 1026.

8 Selon LEGROS J.-L., *Le Mont Saint-Michel : Architecture et Civilisation*, Caen, 2005.

9 Notamment en ce qui concerne les limites de la zone claustrale réservée aux moines, la circulation des pèlerins et la fonction de certaines salles, comme le Promenoir qui n’en était assurément pas un. De même, l’ensemble important de bâtiments construits sous l’abbatiat de Roger II et détruit au XIII<sup>e</sup> siècle ne livrera probablement jamais

support, empêchant la mise en place classique et rigoureuse de l’organisation bénédictine où chaque bâtiment trouve sa place. Le plan abbatial, dont celui de Saint-Gall, produit dans l’abbaye du même nom au IX<sup>e</sup> siècle, nous donne une version idéale, est toutefois respecté au maximum : l’ensemble est centré sur l’église abbatiale avec d’un côté les moines, de l’autre l’abbé ; les bâtiments conventuels s’organisent autour de ce qui pourrait avoir été le cloître contre le transept nord de l’église ; les hôtes sont accueillis dans un espace à part. Alors que le plan classique reprend une symbolique des points cardinaux (l’accueil des laïcs, gouvernés par le monde des mortels s’effectue traditionnellement à l’ouest, là où meurt le soleil), l’abbaye du Mont utilise une symbolique des hauteurs : le sommet regroupe les espaces spécifiquement monastiques, tandis que les espaces d’accueil se situent dans les étages inférieurs, différenciant les hôtes par leur statut social (l’aumônerie, en bas accueille les pauvres, l’hôtellerie, en haut, les riches). Cette logique symbolique de structuration de l’espace sera conservée et même accentuée lors de la construction de la Merveille.

La contrainte du rocher a également imposé la réutilisation de bâtiments préexistants, sauvant certains d’une destruction certaine. Cela participe à la complexité de lecture du plan de l’abbaye car il fait intégrer des éléments anciens dans des structures nouvelles. C’est le cas tout particulièrement pour Notre-Dame-sous-Terre : cette église primitive, construite sur le flanc ouest du rocher, n’est pas détruite lors de la construction de la nouvelle église abbatiale ; au contraire, elle en permet le prolongement en comblant l’escarpement du rocher. Plutôt que de disparaître, elle devient une sorte de crypte, totalement coupée de l’extérieur. L’église romane s’étend donc de l’extrémité ouest du sommet, grâce à la construction de trois cryptes pour supporter son chœur et ses transepts, jusqu’à l’extrémité de l’église primitive. Celle-ci est même rallongée à l’ouest<sup>10</sup> afin de soutenir les trois dernières travées de la nef puis, dans la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle, les deux tours de façade. C’est grâce à ce stratagème que les architectes romans ont pu élever une église massive de 80m de longueur sur l’étroit sommet du Mont Tombe. C’est la naissance du Mont Saint-Michel tel que nous le connaissons : de site naturel d’exception, il devient le produit et le symbole d’une civilisation, aujourd’hui « patrimoine de l’Humanité ».

Les constructions postérieures à la période romane se plieront à l’espace occupé par cette église : ses dimensions ne changeront que lors de la construction du chœur gothique flamboyant qui ajoutera une couronne de chapelles rayonnantes dont était dépourvu le chœur roman, et lors de l’incendie de 1776 à la suite duquel les Mauristes font détruire trois travées de la nef, déséquilibrant l’harmonie monumentale de l’édifice.

Des constructions romanes, de nombreux éléments ont disparu : les dernières travées de la nef, ainsi que la façade et les deux tours qui la flanquaient, font bien sûr partie des destructions les plus déplorables (d’autant que la tour nord, effondrée entre le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup>, aurait contenu une partie de la bibliothèque de Robert de Torigni). L’effondrement de l’hôtellerie du XII<sup>e</sup> siècle en 1818 nous prive également d’une partie de l’élégante massivité qui caractérise les constructions romanes, et dont le Mont Saint-Michel a été un bel exemple en forçant les architectes à développer de nouvelles techniques et de nouveaux schémas esthétiques. La majeure partie des constructions romanes du Mont Saint-Michel se trouvent finalement dans les souterrains : dans les cryptes, les couloirs, les chapelles... C’est autour d’elles que viennent se greffer les constructions gothiques. Le Mont propose alors une définition séduisante de l’art roman : la base discrète et massive, spirituelle et symbolique, sur laquelle repose l’époque gothique, éclatante.

### **3. Les possessions et les sources de la richesse de la communauté montoise.**

La communauté du Mont vit de la générosité des pèlerins et surtout du travail des revenus de ses vastes propriétés. Les possessions les plus anciennes sont naturellement situées sur le littoral de la baie, à Genêts, Huisnes et Ardevon. Mais, très tôt, l’abbaye semble aussi avoir possédé des biens en Bretagne et surtout dans le Maine.

Au début du XI<sup>e</sup> siècle, la croissance du domaine atteint son apogée grâce à la générosité des ducs de Normandie et en particulier de la duchesse Gonnor, veuve du duc Richard I<sup>er</sup>, qui donne au Mont, vers 1022, les domaines de Domjean et surtout de Bretteville-sur-Odon aux portes de Caen.

Possédant des droits et des biens dans les îles (Guernesey, Jersey et surtout Chausey d’où les moines tirent le granit nécessaire aux constructions et qu’ils revendent dans toute la région) l’abbaye bénéficie, comme la plupart des abbayes normandes, de quelques donations en Angleterre après la Conquête de 1066, dont le fameux Mont Saint-Michel de Cornouailles.

Au XII<sup>e</sup> siècle, les moines du Mont possèdent de nombreux manoirs parfois sièges de baronnies ecclésiastiques. Ils complètent ces possessions grâce à une politique d’échanges et d’achats et, à l’exemple

---

ses secrets.

10 VALLERY-RADOT J., « Le Mont-Saint-Michel, travaux et découvertes », *Millénaire monastique du Mont Saint-Michel*, t. V, Paris, 1993, p. 35-61.

### Histoire de l’écriture

#### *Les lieux de fabrication et de conservation des manuscrits.*

Une des particularités de l’abbaye du Mont Saint-Michel est d’avoir laissé une collection importante de manuscrits, dont certains sont le témoin d’une production originale importante à l’époque romane, sans nulle part avoir laissé d’indice quant à la production de ces manuscrits. Plusieurs hypothèses ont pourtant été avancées par les historiens. Parmi les plus tenaces, citons la salle du Promenoir pour l’époque romane et celle des Chevaliers pour l’époque gothique. Ces deux hypothèses apparaissent néanmoins comme des tentatives désespérées d’éclairer l’histoire de ces salles dont la fonction reste imprécises. À vrai dire, il n’est pas certain qu’à l’époque romane ait été construit une salle réservée au travail de copie, et il se peut que les moines se soient installés dans les salles qui convenaient le mieux aux conditions nécessaires à ce labeur exigeant. Il se peut également qu’une telle salle ait existé dans des bâtiments disparus ; les occasions ne manquent pas : citons l’effondrement du bas-côté nord de la nef en 1103 ou l’incendie des bâtiments de Roger II sur le flanc nord en 1204.

Quant aux lieux de conservation, les hypothèses comme les certitudes se font plus nombreuses. Pour l’époque romane, il semble qu’une des tours de façade construites par Robert de Torigni au XII<sup>e</sup> siècle ait contenu la bibliothèque (nous avons l’exemple d’une telle organisation à la cathédrale de Bayeux) ; cette tour, celle du nord, a disparu à l’époque gothique. Peut-être contenait-elle encore certains ouvrages, bien qu’il semble que la Merueille ait été à partir du XIII<sup>e</sup> siècle le lieu de la bibliothèque : la salle des Chevaliers a dû remplir cette fonction, grâce à la chaleur maintenue par ses deux cheminées, et sans doute le troisième bâtiment prévu à l’ouest aurait-il dû réserver une salle à cette usage. Le cloître permettait également le rangement de quelques ouvrages pour la lecture méditative dans le petit placard réservé à cet usage : l’armarium. Pour l’époque mauriste, nous avons la certitude que les précieux ouvrages qu’ils se sont appliqués à restaurer étaient conservés au dernier étage du réfectoire, devenu dortoir et bibliothèque en 1629. Enfin le chartrier qui monte le long de la façade occidentale de la Merueille, reliant le cloître à la salle des Chevaliers, a conservé toutes les chartes de la communauté jusqu’à la Révolution ; celles-ci ont brûlé dans les archives de Saint-Lô en 1944.

d’autres abbayes, organisent la gestion de ces domaines en fondant des prieurés sur leurs terres. Abrisant quelques religieux, ces petits établissements monastiques, au nombre d’une vingtaine, sont à la fois domaines agricoles et centres de seigneurie rurale.

Les dons dont bénéficient les abbayes de toute l’Europe prennent des formes très variées : de la modeste gerbe de blé à la baronnie, en passant par les rentes et les propriétés urbaines ou les patronages d’églises paroissiales ; ils dépendent des moyens du donateur dans un mouvement auquel participent toutes les classes sociales. Paysan, *miles* (chevalier), bourgeois, prêtre et roi donnent avec la même générosité, et surtout avec le même intérêt : la donation d’un bien à une abbaye n’est jamais gratuite. Le donateur, que l’on appelle généralement « bienfaiteur », donne pour le Salut de son âme (*pro salute anime mee*), souvent également pour celui de ses proches et de ses amis ; cela signifie qu’en échange de sa donation il demande à être associé aux prières des moines, gagnant ainsi quelques points pour le Paradis ; Pour les bienfaiteurs du Mont, cela est d’autant plus valable qu’il s’adressent directement à l’archange Michel, psychopompe et psychostase (peseur et guide des âmes). Cette prière est parfois accompagnée d’une somme d’argent, notamment à partir du XIII<sup>e</sup> siècle : ce phénomène que l’on associe souvent un peu rapidement à des ventes déguisées – l’économie ne faisant a priori pas partie des préoccupations d’une communauté bénédictine – ne doit pas faire oublier que la dévotion de ces donateurs est réelle, et que le salut de l’âme étant le résultat d’une comptabilité précise des bienfaits et des péchés, il paraît tout à fait normal aux partis d’une telle transaction que les prières puissent constituer une monnaie d’échange.

Les communautés monastiques abritent jusqu’au bas Moyen Âge les seuls individus éduqués à l’écriture et à la lecture. En parallèle de l’utilisation de ce savoir pour l’étude, les religieux profitent de cet avantage pour gérer leur patrimoine avec une grande efficacité : alors que la coutume orale et le serment sont de mise sur les territoires laïcs, les moines et les chapitres cathédraux assurent leurs possessions par les chartes (*carta*). Ces documents administratifs, dont la forme très conventionnelle n’est pas sans rappeler ceux de notre époque, témoignent d’une vente ou d’une donation : lorsqu’un seigneur local cherche à s’approprier les terres d’une abbaye, comme c’est bien souvent le cas pour les seigneurs normands au caractère traditionnellement très indépendant, il se trouve ainsi confronté à ces chartes assurant la pérennité de la donation et prévoyant même parfois l’excommunication pour qui la remettrait en cause. Bien que cette assurance n’a pas empêché un certain nombre d’abus de ces laïcs parfois puissants, elle a largement contribué à la formation des grandes seigneuries monastiques. Pour le Mont Saint-Michel, le formidable

document qu’est le Cartulaire<sup>11</sup> est le seul reliquat de ces chartes puisque les bombardement de Saint-Lô le 6 juin 1944 les ont réduites en cendres dans l’incendie des Archives départementales du Calvados.

11 Avranches ms 210. Chaque abbaye possède au moins un cartulaire, généralement plusieurs rédigés à différentes époques. Les moines recopient dans ce manuscrit les chartes afin de les regrouper, de les conserver et, plus souvent qu’on ne le pense, de les falsifier. Celui du Mont Saint-Michel, réalisé au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, fait partie des plus beaux d’Europe, brisant l’habituelle austérité de ces ouvrages par quatre peintures à pleine page et un vaste corpus de lettrines.

## II. LES GRANDS CHANTIERS DE L’EPOQUE GOTHIQUE JUSQU’AU DEBUT DU XVI<sup>e</sup> SIECLE.

### 1. L’édification de la Merveille (1204-1228) et les constructions du XIII<sup>e</sup> siècle.

Le début du XIII<sup>e</sup> siècle est un tournant majeur de l’histoire de Normandie : de centre originelle du royaume anglo-normand, elle devient simple province du royaume de France, certes la plus peuplée et parmi les plus puissantes. Le duché de Normandie doit alors procéder à une réorganisation de son système féodal : alliances, fidélités, territoires... L’abbaye du Mont Saint-Michel faisant partie des seigneurs les plus dotés de la province, elle est directement confrontée à ces mutations, et va très vite entrer dans la nouvelle dynamique du duché grâce à une épreuve imposée par ses voisins bretons. Ces alliés de Philippe Auguste<sup>12</sup> dans sa guerre contre le roi Jean sans Terre<sup>13</sup>, menés par Gui de Thouars, incendient le village et l’abbaye du Mont la même année que la prise de Château-Gaillard. L’abbé Jourdain (1192-1211) lance immédiatement une série de travaux de restauration de l’abbaye ; son successeur Raoul des Isles (1212-1229) trouve en son nouveau souverain, le roi de France Philippe Auguste, un bienfaiteur inespéré. Ce dernier, dans sa politique de séduction des grands seigneurs, fait un don important à l’abbaye qui permet d’entreprendre plus qu’un projet de restauration : Raoul planifie la construction d’un nouvel ensemble ambitieux à l’emplacement des constructions de Roger II qui ont brûlé, sur le flanc nord du rocher. Les deux bâtiments – le projet original en prévoyait trois –, destinés à créer un nouvel espace d’accueil pour les pèlerins et un nouvel espace de vie pour les moines, sont bâtis sur trois étages. Dominant encore aujourd’hui le rocher, il aura coûté à l’abbaye quelque vingt mille livres tournois, une somme considérable.

La construction de la Merveille se fit en un temps record : le bâtiment oriental, comprenant une aumônerie reprenant les bases de celle de l’époque romane, la salle des hôtes pour l’accueil des hôtes de marque et, au sommet, le réfectoire des moines, est achevé dès 1217. Le bâtiment occidental, qui comprend un cellier reprenant également la base du XI<sup>e</sup> siècle, surmonté de la salle des Chevaliers et, à son sommet, du nouveau cloître, est achevé en 1228<sup>14</sup>. De 1204 à 1228, 24 ans à peine sont nécessaires pour bâtir sur des ruines, déjà ancrées au rocher de manière incroyable, un bâtiment aérien qui reçoit presque directement le surnom de Merveille<sup>15</sup>, prouesse esthétique et technique de l’architecture gothique. Cette dernière ne fut d’ailleurs jamais terminée, car le projet initial prévoyait un troisième bâtiment dans la continuité qui aurait abrité trois autres salles, dont une salle capitulaire donnant sur le cloître<sup>16</sup>. Ce bâtiment n’a jamais été construit, faute de moyens peut être, sans doute aussi à cause du changement de politique des abbés (Richard Turstin, abbé de 1237 à 1264, tout particulièrement) qui se tournent plus vers leur rôle d’administrateur seigneurial que de guide spirituel, comme l’attestent les travaux qui succèdent directement à ceux de la Merveille.

La Merveille doit être lue et considérée comme un ensemble qui possède une logique pratique et symbolique malgré son inachèvement. La logique pratique réside dans la division fonctionnelle des espaces qu’elle permet aisément en attribuant à chacun un volume, une architecture et un système de communication adaptés. La logique symbolique, elle, doit être trouvée dans les fondements idéologiques

#### Histoire religieuse

*Les différents espaces monastiques.*

**Le Cloître :** Il s’agit de l’espace central de l’abbaye, autour duquel vont se développer les différents espaces de la clôture. Lieu de circulation, mais surtout de méditation, il est de forme carré, parcouru par une galerie couverte au milieu de laquelle est généralement entretenu un jardin. Celui du Mont Saint-Michel, en haut du bâtiment occidental de la Merveille, est un chef d’œuvre de l’architecture normande fort en symboles : préfiguration de la Jérusalem céleste décrite dans l’Apocalypse de saint Jean, à 80m au-dessus de la mer, il crée le lien entre le ciel et le monde des hommes.

**Le dortoir :** La vie communautaire imposée par la règle de saint Benoît contraint les moines à dormir dans le même espace, séparé en cellules. Au Mont Saint-Michel, le dortoir roman se situe contre le mur nord de la nef de l’église. Les mauristes l’installent en 1629 dans le réfectoire de la Merveille.

**Le réfectoire :** Le repas est un moment primordial dans la journée d’un moine : pendant une quarantaine de minutes, les moines mangent en silence, écoutant la vie d’un saint récitée par le semainier sur un ton monocorde. Ils prennent un ou deux repas selon les jours (jours gras/jours maigres) suivant la règle de saint Benoît. Le réfectoire de la Merveille, au troisième étage du bâtiment oriental, n’était utilisé que pour les célébrations importantes.

**L’église abbatiale :** C’est le lieu du culte. Les moines, installés sur leurs stalles dans la croisée des transepts, forment le lien entre Dieu contenu dans le chœur et les hommes dans la nef. Au Mont Saint-Michel, la nef et le transept sud étaient accessibles aux pèlerins.

**La salle capitulaire :** C’est dans cette salle que se réunit chaque matin l’ensemble de la communauté. On y célèbre l’office de Prime et on y lit un passage de la règle de saint Benoît avant de traiter des différentes affaires de la communauté et d’exposer le programme de la journée. C’est dans cette salle également que sont reçues par l’abbé les personnalités importantes. La salle capitulaire du Mont Saint-Michel pose problème, car il semble qu’elle ait été prévue dans le bâtiment de la Merveille qui n’a jamais été construit : en témoigne la grande ouverture occidentale du cloître qui devait en permettre l’accès.

12 Roi de France de 1180-1223.

13 Roi d’Angleterre de 1199-1216.

14 Cette date est fixée grâce à une inscription aujourd’hui disparu sur l’un des tympans du cloître.

15 Par métonymie, le terme, que l’on trouve au XII<sup>e</sup> siècle concernant l’ensemble du Mont, ne désigne plus, assez rapidement semble-t-il, que l’ensemble gothique construit entre 1204 (et surtout 1212) et 1228.

16 La grande ouverture orientale devait faire le lien entre les deux espaces. Elle offre aujourd’hui une vue imprenable sur la baie.

de la société médiévale que la Merveille reproduit avec une exemplarité flagrante :

- Dans les trois étages du bâtiment est se retrouvent le fondement tripartite de la société médiévale : le rez-de-chaussée est le lieu de la soupe populaire, l’aumônerie romane à la massivité sévère dans laquelle les pèlerins les plus pauvres reçoivent l’aumône ; au deuxième étage, la salle des hôtes dont les grandes cheminées assurent le confort, sont accueillis les invités de marque, ou les pèlerins prestigieux, dont plusieurs rois ; enfin au troisième étage se trouve le réfectoire des moines, aux jeux de lumière étudiés et à l’acoustique sans égal dans l’abbaye, lieu majeur de la vie cénobitique<sup>17</sup>.

- Dans les trois étages du bâtiment ouest se retrouvent la tripartition de l’homme : le cellier, aux colonnes imposantes sans décoration ni chapiteau, purement pratique, représente le matériel, le corps ; la salle des Chevaliers, peut être un scriptorium, probablement en tout cas une salle d’étude, chauffée par deux grandes cheminées et séparée en espaces réguliers par ses deux rangs de colonnes qui, avec l’accentuation de l’effet de verticalité et les deux *oculi*<sup>18</sup> qui les baignent de soleil, rappellent l’élévation de l’esprit par l’étude, est une métaphore de l’intellect ; enfin le cloître au sommet du bâtiment, aux 137 fines colonnettes de pierre calcaire rouge importée de Sussex<sup>19</sup> dont la répartition permet à la fois une meilleure répartition de la charge sur les étages inférieurs et une impression d’infini circulaire<sup>20</sup>, est la représentation de la suprématie de l’âme sur les deux autres composantes.

Avec les trois salles du bâtiment qui devait être ajouté au sud, la Merveille aurait été divisée en neuf espaces distincts, comme l’est la Jérusalem céleste décrite par saint Jean dans l’*Apocalypse*.

Au-delà du symbole, l’ensemble architectural de cette partie septentrionale de l’abbaye offre un très bel exemple d’architecture gothique hors des cathédrales. Les croisées d’ogives, dont les prémices du XII<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup> se retrouvent maladroitemment dans le Promenoir des moines, sont dans ces nouvelles salles du XIII<sup>e</sup> siècle l’œuvre d’artisans particulièrement doués, probablement les mêmes que ceux qui officient sur le chantier de la cathédrale de Coutances dans ces mêmes années. L’architecture gothique cherchant la lumière, une bonne utilisation de ces croisées d’ogives, qui portent le poids vers un point précis supporté par des colonnes ou des contreforts, permet d’ouvrir les murs rendus inutiles entre ces points d’ancrage. Légèreté et verticalité sont les maîtres mots de l’architecture gothique, et le site de la Merveille, qui semble flotter le long de l’abbaye au-dessus du rocher, oblige les architectes à déployer d’autant plus d’effort dans ce sens : finalement l’organisation verticale permet d’allier l’utile au symbolique, puisque c’est la masse des espaces inférieurs qui portent la finesse des espaces supérieurs.

## **2. Les bâtiments abbatiaux et la forteresse : renforcement de l’organisation et des symboles à la veille de la guerre de Cent Ans.**

### *a. L’ensemble abbatial*

Si le troisième bâtiment de l’ensemble n’a pas été construit, nous l’avons dit, c’est probablement que l’utilité ne s’en est pas fait sentir, ou plutôt que d’autres préoccupations ont attiré l’attention des abbés qui succèdent à Raoul II des Isles. Le premier de ces abbés, Raoul III de Villedieu (1229-1237), est trop occupé à son conflit avec l’évêque d’Avranches concernant l’indépendance de l’abbaye vis-à-vis du diocèse ; il gagnera sa lutte au début de l’année 1237, dans le court laps de temps qui sépare la mort de son adversaire Guillaume IV d’Ostilly (évêque d’Avranches de 1212 à 1236) et la sienne en février 1237. Dans ces situations conflictuelles, il est bien rare qu’un établissement ecclésiastique connaisse le faste économique.

L’abbé Richard Turstin, qui succède à Raoul de Villedieu de 1237 à 1264, semble accorder à ses fonctions de guide spirituel et de seigneur temporel un intérêt tout particulier ; c’est sans doute pourquoi il ne cherche pas à continuer l’édification des bâtiments du flanc nord, en outre particulièrement onéreux, mais s’attarde au contraire sur le flanc sud, alors probablement vierge sur sa partie orientale. C’est là qu’il lance la construction d’un ensemble de bâtiments abbatiaux destiné à accorder un espace pour chaque fonction de l’abbé, telles que celles-ci ont été réaffirmées dans les conciles bénédictins de 1223 et 1231. Cette dynamique, encore une fois symbolique, de représentation du pouvoir abbatial semble correspondre assez avec la personnalité de Richard qui apparaît dans les textes comme un homme à la sévérité ordonnée et bon gestionnaire. Son premier projet de construction est le bâtiment qu’il termine en 1257. Celui-ci

<sup>17</sup> Notons toutefois que ce dernier semble n’avoir été utilisé que pour les jours de fête!

<sup>18</sup> Large ouverture ronde. Le rond est un symbole divin.

<sup>19</sup> Il n’en reste que dix d’origine ; les autres sont en pierre pourprée venant de la Lucerne d’Outremer près de Granville.

<sup>20</sup> Une nouvelle symbolique divine.

<sup>21</sup> De nouveaux travaux propose une datation plus tardive pour les voûtes du promenoir : il s’agit assurément d’une restauration dans l’urgence, mais elle pourrait être la conséquence de l’incendie de 1204, et non de l’effondrement du mur nord de la nef en 1103 comme on le pensait jusqu’ici.



comprend une nouvelle porterie, voûtée d’ogives, qui réorganise la circulation des pèlerins en ouvrant une nouvelle entrée au sud-est de l’abbaye (c’est toujours par cette entrée que les visiteurs pénètrent). Cette entrée donnant d’un côté sur les espaces dédiés aux pèlerins de la Merveille, de l’autre par le Grand Degrès à l’église abbatiale. Plus importante symboliquement est la salle qui surplombe la porterie : la salle de l’officialité, appelée Belle-Chaise au XIV<sup>e</sup> siècle à cause de la présence d’un somptueux trône abbatial. Dans cette salle autrefois couvertes de fresques, l’abbé rendait la justice depuis son trône. Dans la continuité de ce premier bâtiment, Richard Turstin en fait construire un deuxième, plus petit, destiné à accueillir la bailliverie dans laquelle le baillis gère les ressources de la communauté. Par cet ensemble, l’abbé du Mont affirme à la fois son pouvoir d’abbé et de grand seigneur.

À la suite de Richard Turstin, notamment à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle sous l’abbatiat de Pierre le Roy, le flanc sud est couvert par le logis abbatial. Une première partie de ce qui aujourd’hui forme un ensemble important, constitue le nouvel appartement de l’abbé, plus spacieux et mieux situé que l’ancien logis de Robert de Torigni à l’ouest. Son architecture originale, tout en élévation et légèrement en encorbellement vers la baie (c’est-à-dire avec un étage s’avançant légèrement), renvoie par un système d’arcs brisés toute la charge sur de puissants contreforts, procédé caractéristique de la fin du Moyen Âge. Toujours évoluant d’est en ouest, le logis abbatial se prolonge au siècle suivant, comprenant caves, cuisines et nouveaux appartements, terminant ainsi de ceinturer l’abbaye en même temps que son rôle de forteresse se renforce en prévision des périodes de conflit durant la guerre de Cent Ans. Il s’agit également de loger les administrateurs en nombre croissant à la toute fin du Moyen Âge : la gestion du patrimoine s’organise au détriment de la vie spirituelle, et de plus en plus de moines prennent place sur le flanc sud du rocher, en dehors de l’espace communautaire.

### *b. La forteresse*

Nous avons vu comment le logis abbatial et ses annexes clôt progressivement l’ensemble de l’abbaye, bloquant toute attaque ou tentative de pillage sur cette partie du Mont. Nous avons vu également comment ce logis abbatial qui surplombe les flancs ouest et sud, donc le village, marquait l’emprise seigneuriale de la communauté, représentée par l’abbé, sur son territoire à la façon des châteaux grandes demeures seigneuriales. Cette comparaison peut être poussée bien plus loin : plus qu’une simple abbaye, le Mont Saint-Michel prend rapidement la forme d’une forteresse inexpugnable. Avant d’en étudier la forme, voyons la symbolique.

Durant tout le Moyen Âge, mais c’est aussi vrai dans l’Antiquité et à notre époque, la représentation concrète est le meilleur moyen de garantir l’assimilation d’un message ou d’un fait territorial : ainsi les reliques sont les moyens et les preuves d’une communication entre le monde terrestre et le monde céleste, l’organisation de la Merveille marque la domination du clergé sur les autres ordres, et, de même, la présence du donjon, la demeure seigneuriale, atteste de la présence d’un pouvoir sur la région. Certes la forteresse défend le cœur d’un territoire – le lieu de pouvoir – mais elle est aussi le symbole de sa domination. Un bon exemple de cette réalité est le château du Caen : lorsque Guillaume le Conquérant choisit le site de Caen pour en faire sa capitale, c’est parce qu’il y trouve le lieu idéal pour construire son donjon : un rocher au milieu d’une plaine où le lieu de son pouvoir serait visible à plusieurs kilomètres de distance ; dans un paysage horizontal, le lieu de pouvoir est généralement, avec le clocher de l’église, le seul élément vertical. L’abbaye du Mont Saint-Michel regroupe les deux pouvoirs laïc et ecclésiastique, et le fait savoir par son élan vers le ciel, plus flagrant encore par l’emprise au sol que lui

## **Histoire religieuse**

*La famille monastique (d’après DAVRIL Dom A., PALAZZO E., La vie des moines au temps des grandes abbayes (Xe-XIIIe siècles), 2000.*

**Abbé :** *Abba* est le terme araméen désignant le père. Le rôle de l’abbé est un rôle de guide symbolisé par son bâton pastoral : spirituel, mais aussi temporel car il prend l’ensemble des décisions même si cela doit se faire avec l’accord du chapitre. Saint Benoît donne clairement dans sa règle les fonctions de l’abbé qui, dit-il, « doit être plus aimé que craint » (64, 15). La communauté possède normalement le droit de choisir elle-même son abbé, et celui-ci fait partie des grands prélats ecclésiastiques tenus de siéger aux conciles et conseillant grands religieux et laïcs. Il n’est ainsi pas rare de voir un abbé se déplaçant à Rome pour représenter sa communauté auprès du Pape ou jouant un rôle majeur au sein de l’Eglise.

**Prieur et sous-prieur :** Le prieur seconde l’abbé dans sa tâche et le supplée lors de ses absences. Il joue un rôle majeur dans l’abbaye, notamment en aidant l’abbé dans la gestion du temporel. Il possède quelques fonctions qui lui sont propres, comme les signaux pour les différents moments de la journée. Lui-même peut être assisté d’un ou plusieurs sous-prieur (ou prieur claustral) chargé principalement de faire respecter la discipline.

**armarius ou chantré :** Les fonctions de l’*armarius* sont nombreuses et variées. Il est non seulement le responsable des chants liturgiques, mais surtout il est le responsable de la bibliothèque. Cela implique qu’il gère les prêts des livres, leur conservation, leur réparation, mais aussi la mise à jour des calendriers (martyrologe, nécrologe...) et l’attribution des fonctions hebdomadaires. Il doit également rédiger les brefs pour la communication avec les autres monastères, organiser les rasures (l’entretien des tonsures) et, lorsque le monastère en héberge, assurer l’éducation des enfants.

**Cellérier :** Le cellérier est chargé de gérer les stocks de nourriture du cellier, et de préparer les menus pour toute la semaine. Il confie aux moines chargés de la cuisine pour la semaine les ustensiles et confie le pain et le vin au responsable du réfectoire. Homme très occupé, il possède un certain nombre de dispenses concernant l’office liturgique. À l’époque moderne, il est par extension chargé de toute la gestion du temporel.

**Sacristain :** Le sacristain est chargé de tout ce qui concerne la gestion de l’église abbatiale. Il entretient l’édifice, garde le trésor et les ouvrages contenus dans l’église et prépare les instruments liturgiques. C’est aussi lui qui fabrique les hosties et est chargé de sonner les cloches, ainsi que de réveiller ses frères pour les offices de nuit.

**Hôtelier :** Il est chargé de recevoir les hôtes de marque, de leur faire visiter le monastère et de les informer des coutumes à respecter.

**Aumônier :** Il est chargé de s’occuper des pauvres : les accueille, les nourrit... Il s’occupe également des pauvres prébendés, c’est-à-dire ceux qui dépendent du monastère.

**Camérier :** Le camérier est le responsable des vêtements et de la literie. C’est aussi lui qui répartit les donations faites à la communauté et qui gère les produits d’hygiène. Il donne également aux pauvres les vêtements usés des moines.

**Réfectoier :** Le réfectoier est chargé de gérer le réfectoire. Seuls les plats venant de la cuisine ne sont pas de son ressort.

**Infirmier :** L’infirmier est chargé de s’occuper des malades et, charge plus lourde, des morts. Ainsi trouvait-on dans la continuité de l’infirmier romane du Mont Saint-Michel la chapelle mortuaire Saint-Etienne puis le cimetière.

garantissent ses murailles. La baie qui l’entoure ne fait qu’accentuer ce symbole de puissance et de liaison entre terre et ciel.

Deuxième symbolique dont les remparts au Mont ne peuvent se détacher : la place est un sanctuaire dédié à l’archange guerrier, celui qui combatta Satan le jour du Jugement Dernier et qui utilise le Mont Saint-Michel comme point de passage vers la Terre (probablement son point de passage favori). Il paraît alors évident que le meilleur sanctuaire pour Michel doit être une forteresse, symbole de puissance guerrière ; il serait également dangereux de laisser sans défense un tel sanctuaire pour lequel les démons vouent certainement une haine terrible. Ce rôle symbolique, le Mont le jouera avec panache durant toute la guerre de Cent Ans : assiégé, incendié et pris d’assaut de 1423 à 1434, la forteresse ne tombera jamais, symbole de la protection de l’archange sur le royaume de France. Il s’en suivra d’ailleurs une importante vague de pèlerinages.

L’imposant système de défense du Mont est intéressant justement parce qu’il ne s’est pas limité au simple symbole, contrairement à de nombreuses autres forteresses qui n’ont jamais servi ou, comme le château de Caen, qui se sont avérées inefficaces. Le mont Tombe, lui, se prêtait tout particulièrement à l’élaboration d’une défense efficace : la preuve est dans les faits puisque de son premier siège, en 1091 par deux des fils<sup>22</sup> de Guillaume le Conquérant alors que le troisième, Henri Beauclerc futur Henri I<sup>er</sup><sup>23</sup>, s’y est réfugié, jusqu’au dernier assaut des protestants en 1598, jamais les murs du Mont Saint-Michel ne tombèrent, pas plus qu’un ennemi ne parvint à franchir la moindre porte ou fenêtre sans y laisser la vie<sup>24</sup>.

L’organisation des défenses du Mont Saint-Michel est un système complexe dont la mise en place s’étend sur l’ensemble de son existence en tant que place forte militaire, c’est-à-dire jusqu’à son déclassement militaire en 1889, bien que les derniers travaux de modernisation de la forteresse ont eu lieu en 1756-1757 pour prévenir une attaque de la flotte anglaise. Le Mont, ayant perdu sa situation frontalière depuis bien longtemps, et le symbole michaélien mis à mal par le rationalisme moderne, ne présente plus un intérêt stratégique particulier. L’âge d’or de sa forteresse se situe plutôt aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle, alors que les regards se tournent vers le dernier bastion français de Normandie.

Il semble que les premières fortifications en pierre sont construites au début de la période française du Mont, en 1224 sous l’impulsion de Philippe-Auguste, puis sous l’abbatit de Richard Turstin (1237-1264). Ces travaux concernent principalement la défense de l’abbaye, remodelant selon la tradition l’entrée dans l’abbaye par la construction de Belle-Chaise et de la porterie (salle des gardes au XIV<sup>e</sup> siècle). Ils accompagnent la construction des logis abbatiaux qui, avec la Merveille à l’opposé, finissent d’ensermer l’église abbatiale, formant un rempart infranchissable. Un rempart au tracé encore incertain protège le village jusqu’à la grève. Ces remparts comportent courtines et tours hautes avec machicolis selon l’organisation classique de l’époque.

La guerre de Cent Ans, dont la menace anglaise se fait nettement sentir dès ses débuts puisqu’Avranches est attaquée en 1346, et occupée dix ans plus tard, en même temps que Tombelaine se transforme en forteresse anglaise. Les fortifications du Mont sont rapidement renforcées par les abbés Geoffroy de Servon (1362-1386) et surtout Pierre le Roy (1386-1411) : l’entrée de l’abbaye est ainsi protégée par une barbacane<sup>25</sup> et par le Châtelet, avec ses deux tours en forme de fût de canon. La tour Perrine vient flanquer Belle-Chaise en 1400, permettant la défense du flanc sud et l’installation d’une garnison permanente dans l’abbaye ; c’est à ce moment que la porterie prend le rôle de salle des gardes. Quant aux fortifications du village, elles sont allongées jusqu’à la Porte du Roy.

Robert Jolivet (abbé de 1411 à 1444) rejoint le Mont en 1417. Deux ans auparavant, la défaite française à Azincourt semblait avoir ruiné tout espoir pour le royaume de France ; le nouvel abbé entreprend toutefois une grande série de travaux de fortifications dont il élabore les plans. Il s’agit de moderniser les défenses du Mont pour résister notamment aux nouvelles armes, l’artillerie, dont le développement profite aux deux belligérants. À peine Robert a-t-il le temps de commencer ses travaux (il fait construire une citerne à l’ouest de l’abbaye plus sûre que la Fontaine Saint-Aubert au pied du rocher), qu’il passe

22 Robert Courteuse (duc de Normandie de 1087 à 1106) et Guillaume le Roux (roi d’Angleterre de 1087 à 1100).

23 Henri I<sup>er</sup> Beauclerc est roi d’Angleterre de 1100 à 1135 à la mort de son frère Guillaume et duc de Normandie à partir de 1106, année durant laquelle il bat Robert Courteuse et le tient prisonnier à Cardiff jusqu’à sa mort en 1134.

24 98 protestants menés par un certain Gabriel de Montgomery, assassin involontaire du roi de France Henri II, furent égorgés un à un en pénétrant dans les étages inférieurs de la Merveille en 1091, trahis par un garde qu’ils pensaient avoir acheté pour les faire entrer. Les hommes de Montgomery entrèrent en effet dans l’enceinte de l’abbaye, mais n’eurent même pas le temps de crier pour prévenir leurs compagnons. Ce n’est que le quatre-vingt-dix-huitième qui put alerter Montgomeri, lui permettant d’échapper au traquenard dans lequel il se précipitait.

25 Le terme est inexact, mais c’est celui utilisé généralement pour qualifier cette avant-cour destinée à ralentir et à bloquer l’ennemi avant même l’entrée de l’abbaye.

à l’Anglais en 1420, alors que Rouen et, avec elle, l’ensemble de la province, est tombée le 19 janvier 1419. On veut souvent voir en Robert Jolivet le traître, à l’opposé de l’abbé idéal et dévoué qu’était Robert de Torigni ; n’oublions pas que les fidélités lors de la guerre de Cent Ans sont changeantes, et que la majeure partie des seigneurs normands sont déjà ralliés à la couronne anglaise. Les moines, comme les 119 chevaliers accompagnés de leurs soldats qui résistent au Mont, refusent cette nouvelle allégeance, et Louis d’Estouteville est chargé d’organiser la défense à partir de 1425. Il continue donc les travaux de fortifications : l’enceinte du village protège toute la grève, et trois tours sont ajoutées, dont la tour du Roy à l’entrée du village. Pour fortifier encore cette entrée, déjà protégée par la porte du Roy avec sa herse et son pont-levis, on fait construire une barbacane<sup>26</sup> qui force l’assaillant à une manœuvre délicate durant laquelle les défenseurs sont libres de déverser une pluie de projectiles par les meurtrières. Malgré sa grande connaissance des défenses montoise, Pierre Jolivet ne permettra pas aux anglais de faire céder les normands, et l’attaque de 1434 aboutit à une victoire *in extremis* mais définitive des défenseurs qui s’emparent des deux couleuvrines anglaises exposées aujourd’hui dans la cour de l’avancée (construite au XVI<sup>e</sup> siècle). Après cette victoire, Louis d’Estouteville termine jusqu’en 1441 les travaux de renforcement des remparts, donnant au Mont un grand chemin de ronde uniforme permettant la circulation aisée d’un point à l’autre de la forteresse.

À la fin de la guerre de Cent Ans, un assaillant souhaitant prendre le cœur du Mont, donc l’abbaye, était donc confronté, une fois la baie traversée<sup>27</sup>, avant tout à la porte du Roy, flanquée d’une tour, précédée par une sorte de barbacane, et constituée d’un fossé, d’un pont-levis, d’une herse et d’une porte à double battant ; lorsqu’il passe cette porte assez vite pour ne pas être pris par la marée, le voici embarqué dans une course effrénée à travers un chemin unique et volontairement sinueux, le Grand Degré extérieur, ponctué de terrasses exposée aux tirs des défenseurs sur la courtine et fermé à mi-hauteur par une porte pivotante ; imaginons, de façon très improbable, que l’armée assaillante atteigne, probablement épuisée, le sommet du Grand Degré extérieur, il lui faut alors pénétrer dans la « barbacane » afin de se trouver enfin face à l’entrée de l’abbaye : le véritable donjon fortifié. S’il n’est pas découragé par les tours du châtelet qui s’élèvent de chaque côté de la herse d’entrée, ni par les défenseurs des courtines qui communiquent avec différents endroits de l’abbaye, et qu’il envisage de pénétrer à l’intérieur, il se trouve alors pris entre le châtelet et la tour des gardes, dans l’espace appelé « le Gouffre », servant d’assomoir d’où les défenseurs peuvent déverser divers substances et projectiles. Si quelque assaillant survit à cette expérience, il lui suffit alors d’enfoncer la porte du Grand Degré intérieur, de passer sa herse<sup>28</sup>, pour finalement se trouver confronter à des défenseurs très mobiles dans des couloirs qui lui sont inconnus, des escaliers à vis lui interdisant l’usage des boucliers et enfin des portes qui se ferment rapidement de l’intérieur, de telle sorte qu’il se trouve rapidement perdu et exténué, probablement transi par la crainte de l’archange. En 1434, lorsque la victoire est arrachée aux Anglais, ceux-ci ne parviennent qu’à ouvrir une brèche dans la muraille extérieure et à pénétrer dans le village.

Si l’invincibilité du Mont Saint-Michel, symbole de la protection divine sur le Royaume de France, apparut comme un miracle, gageons que la qualité de ses défenses et la tenacité de ses défenseurs y aura contribué.

### **3. 1421-1523 : effondrement et reconstruction du chœur : la fin du Moyen Âge au Mont.**

1421 : Nous sommes en pleine guerre de Cent Ans. Henri V<sup>29</sup>, marié depuis peu à Catherine de Valois, la fille de Charles VI<sup>30</sup>, est l’héritier légitime<sup>31</sup> de la couronne de France au détriment du jeune Charles réfugié à Bourges. Ses troupes occupent tout le territoire au nord de la Loire, et la folie de Charles VI devrait bientôt mettre fin à son long règne, octroyant à la Couronne d’Angleterre la légitimité de droit divin sur le royaume de France. Un certain nombre de chevaliers français refusent cet état de fait, prétextant la folie du roi lors de la signature du traité de Troyes. Les 119 chevaliers normands qui font partie de ceux-là sont réfugiés au Mont Saint-Michel, le dernier symbole de la résistance française en France septentrionale.

Mais rien ne va dans l’abbaye-forteresse normande : les Anglais ont bâti une forteresse sur Tombelaine, et assiègent le Mont. Pis encore : Robert Jolivet, abbé et capitaine du Mont Saint-Michel-au-Péril-de-la-

26 Comme pour le châtelet, le terme est inapproprié mais communément usité.

27 L’armure se révélant plus lourde que jamais.

28 Ces deux éléments ont aujourd’hui disparu, mais les encoches de la herse du Grand Degré sont encore visibles.

29 Roi d’Angleterre de 1413 à 1422.

30 Roi de France de 1380 à 1422.

31 Depuis le traité de Troyes à la fin de l’année 1420.

Mer, se rallie au traité de Troyes et rejoint le camp anglais ; il emmène avec lui la connaissance des systèmes de défense du Mont, et prive la communauté de son guide. Enfin, en cette année 1421, le chœur roman construit au milieu du XI<sup>e</sup> siècle s’écroule, dans des conditions et avec une ampleur que nous ne pouvons déterminer aujourd’hui. Privée de son abbé et pressée par le renforcement des remparts, la communauté comble le trou laissé par la destruction. On pense aujourd’hui qu’il s’agit simplement d’un effondrement de la voute, mais les conditions défavorables empêchent toute réparation durable.

Il faut attendre des jours meilleurs pour que la communauté entreprenne la reconstruction du chœur de son abbatale. En 1444, l’abbé Jolivet meurt après avoir participé au procès de Jeanne d’Arc en 1431 et échoué avec ses alliés dans ses tentatives pour reprendre le Mont. Guillaume II d’Estouteville<sup>32</sup>, déjà archevêque de Rouen et abbé de plusieurs abbayes, est imposé par le capitaine Louis d’Estouteville comme abbé de la communauté. Ses nombreuses relations, ainsi que le rayonnement dont profite le Mont en cette fin de guerre de Cent Ans, permettent des retombées importantes, et le renouveau du pèlerinage. Il décide donc de lancer la reconstruction du chœur dans le style gothique flamboyant de la fin du Moyen Âge, et commence les travaux en 1446.

Le chantier débute par la reconstruction de la crypte romane, qui devient l’actuelle « crypte des Gros Piliers ». Elle est destinée à porter, avec ses huit piliers de presque 6m de circonférence, le futur chœur gothique. Cette crypte reprend toutefois l’agencement de la crypte romane : nous en avons la certitude depuis la découverte dans les années 1960 de la présence des piliers romans dans les piliers gothiques, qui sont en fait un chemisage, un renforcement. Le plan du chœur ne change donc finalement que peu, si ce n’est une extension du déambulatoire pour construire des chapelles rayonnantes<sup>33</sup>, nécessitant l’ajout de compartiments dans la crypte pour soutenir l’ensemble. Les nouveaux piliers adoptent le style gothique flamboyant : la retombée de la voute en pénétration, sans chapiteau, dans les fûts en est une des principales caractéristiques. Lieu de passage, et non de prière, la crypte des Gros Piliers communique avec l’église abbatale, les logis abbatiaux par un pont enjambant le Grand Degré<sup>34</sup>, Belle-Chaise, le deuxième étage de la Merveille, et enfin les deux cryptes des transepts. Les travaux se terminent en 1452, probablement par faute de moyens car la construction s’arrête au *triforium*<sup>35</sup>. Il manque donc les parties hautes, et on fait couvrir le chantier d’une chape de plomb pour le protéger des intempéries. Les travaux ne reprennent qu’en 1482, lorsque André Laure<sup>36</sup> fait poser les verrières des chapelles, puis en 1500, lorsque Guillaume de Lamps<sup>37</sup> fait terminer les voûtes du déambulatoire et le *triforium*. Enfin, c’est son frère Jean de Lamps<sup>38</sup> qui fait achever l’étage des fenêtres hautes et les voûtes. La construction est terminée en 1521, un siècle après le commencement des travaux, et on fait poser l’année suivantes les vitraux historiés des parties hautes qui ferment la « cage de lumière ». C’est finalement ce dernier qui fait poser ses armes sur une des clefs de voute du chœur.

La beauté de ce chœur, aux dimensions pourtant modestes (sa hauteur ne dépasse pas les 25m), est due à son élévation : produit de l’alliance du flot abondant de lumière déversé par les baies des parties hautes et du *Triforium*<sup>39</sup>, et de l’homogénéité de la construction qui n’a jamais perdu de vue le projet initial ; cela permet une grande cohérence que l’on retrouve dans les piliers continus, se projetant du sol jusqu’à former les clefs de la voûte, sans l’intermédiaire de chapiteaux, malgré leur construction par étapes successives s’étalant sur un siècle. L’élan des lignes vers le sommet, leur mouluration en colonnettes, et l’absence de rupture horizontale, permettent grâce à la pénétration continue de la lumière un jeu vertical étourdissant, laissant de plus en plus de place à la lumière au fur et à mesure que le regard s’élève. Au final, ce chœur paraît aux mesures de ceux des grandes cathédrales par le brio de son agencement, véritable trompe l’œil de lumière.

Pour tenir ce chœur, les architectes ont mis en place un classique système d’arcs-boutants, à double-volée, soutenus par de lourdes culées autrefois surmontés d’anges soufflant dans des trompettes. Cet ensemble dense, purement flamboyant dans sa conception (pénétration tangentielle des arcs, flammes dressées, arcs en accolade...) mais sobre dans sa décoration, traduit parfaitement la légèreté et l’élan recherchés. Ce chœur que l’on pourrait presque qualifier d’anachronique, car il est à cheval sur la fin du

32 Abbé de 1444 à 1483.

33 Construites autour du chœur.

34 Aujourd’hui disparu. Une autre passerelle, couverte, rejoignant directement l’église aux logis est construite plus tard. C’est celle qui s’offre encore à nous.

35 Le couloir étroit qui court le long du chœur, au-dessus des chapelles rayonnantes.

36 Abbé de 1483 à 1500.

37 Abbé de 1500 à 1511.

38 Abbé de 1514 à 1523.

39 Fait exceptionnel, ce dernier contourne les piliers du chœur afin de permettre le percement de fenêtres supplémentaires.

Moyen Âge et le début de la Renaissance française qui dénigrera l’art gothique, profite de la maturité d’un art, permettant d’allier élan et robustesse. Le délicat escalier de dentelle contenu dans l’un des arc-boutant et qui mène au clocher permet à l’homme d’expérimenter cet élan, de se laisser porter vers le ciel.

C’est la persistance des architectes anonymes de ce chœur à ne pas changer le projet initial qui a permis la construction de ce chef d’œuvre de l’art flamboyant. Il a ainsi pu profiter de toute la maturité d’un art devenu ailleurs trop orgueilleux et aboutir à un résultat plus sage, mieux maîtrisé autant dans son projet que dans sa réalisation. L’exaltation de l’élévation du chœur aurait poussé Guillaume de Lamps à entreprendre la destruction du reste de l’église pour la reconstruire entièrement en gothique flamboyant ; projet heureusement avorté par sa mort, car il aurait probablement été irréalisable sur le plan financier, et aurait sonné le glas de la nef romane, qui avec la Merveille et le nouveau chœur nous offre un résumé de l’histoire architecturale de l’abbaye.

### III. LES AMENAGEMENTS DE L’EPOQUE MODERNE ET RESTAURATIONS DE L’EPOQUE CONTEMPORAINE.

#### 1. Déclins et renouveaux des XVI-XVIIIe siècles.

##### a. *La mise en commande de l’abbaye.*

Le Moyen Âge se termine au Mont avec la fin de la construction du chœur gothique sous l’abbatiat de Jean de Lamps. Celui-ci meurt le 4 décembre 1523, et aura été le dernier abbé régulier élu par les moines ; avec la période moderne débute la grande décadence du monde cénobitique que provoque la mise en commende des abbayes qui deviennent de simples sources de revenus pour les favoris du roi. À la mort de Jean, c’est donc tout naturellement que François Ier impose aux moines un de ses conseillers,

évêque de Lisieux et candidat au poste de cardinal Jean le Veneur (abbé de 1524 à 1543). « La seule manifestation notable de sa prélature, écrit Henry Decaëns<sup>40</sup>, a constitué à substituer ses armes à celles de Guillaume d’Estouteville sur les vitraux du chœur et à celles de Jean de Lamps sur la voûte », ce qui n’est pas tout à fait exact puisqu’il s’est également appliqué avec attention à exploiter au maximum les revenus de sa mense abbatiale, privant la communauté de la moitié de ses revenus, et a su obtenir du pape, en grand homme de cour qu’il fut, le droit de choisir lui-même son successeur<sup>41</sup>. Ses successeurs, Jacques d’Annebault (1543-1558) puis François Le Roux d’Anort (1558-1570), Arthur de Cossé-Brissac (1570-1587) et François de Joyeuse (1588-1615), conduisent à peu près la même politique durant presque un siècle. Habités à ne plus ne plus être guidés par leur abbé qu’ils ne voient de toutes façons jamais, les moines continuent à faire vivre leur abbaye sur la mense conventuelle. Bien qu’insuffisante pour les travaux essentiels d’entretien, ils embellissent en 1547 avec un maître-autel couvert d’argent massif le chœur de l’église, qu’ils ferment aussitôt par une clôture en pierre de Caen dont quelques restes ont subsistés et sont toujours exposés : deux portes et trois bas-reliefs représentant les quatre évangélistes, Adam et Eve chassés du paradis terrestre et, épisode plus original, le Christ sauvant Adam et Eve des limbes, créant par là même le Paradis et l’Enfer.

La ruine de l’abbaye, qui n’est plus entretenue que par la mense conventuelle et, parfois comme en 1524, par un financement royal pour le renforcement des remparts<sup>42</sup>, finit par être la source de plusieurs procès entre les moines et les abbés à partir de 1570, alors que les bâtiments sont apparemment au plus mal. François Le Roux, qui avait déjà vendu

des terres de l’abbaye pour ne pas avoir à payer ses taxes royales, préfère échanger son abbaye avec une autre, probablement plus docile, lorsqu’il est condamné par le parlement de Rouen à entreprendre les travaux urgents. Un épisode particulièrement révélateur avec son successeur doit être mentionné : Arthur de Cossé, entre autres titres évêque de Coutances et abbé de Lessay, exceptionnellement venu au Mont afin de soutirer quelques objets du trésor qu’il pourrait revendre pour payer une taxe levée par Charles IX, fut accueilli par le prieur, seul guide de la communauté en l’absence de l’abbé, Jean de Grimouville. Alors que l’abbé commendataire marchande avec son orfèvre les plus belles pièces de l’abbaye pour dix mille écus<sup>43</sup>, voici comment Dom Jean Huynes, qui écrit dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, narre la rencontre entre les deux hommes<sup>44</sup> : « Le prieur claustral, zélé pour cette abbaye, s’opposa aux intentions de ce loup ravissant sous le nom de pasteur, et s’étant joint avec quelques uns des moines se prit de parole avec ledyt Cossé, et dans la chaleur donna un si grand soufflet au vénérable abbé que le pavé

#### Histoire religieuse

##### *Le régime de la commende*

L’un des points cruciaux de la règle de saint Benoît, et l’un des plus difficiles à faire respecter, est la libre élection de l’abbé par la communauté. Les ducs de Normandie par exemple ont sans cesse tenté d’interférer dans ces élections, cherchant à placer leurs favoris à la tête des grandes communautés ; la communauté du Mont Saint-Michel a été particulièrement exposée à ces velléités d’ingérence. Avec le Concordat de Bologne en 1516 signé entre François Ier et le pape Léon X, la commende légalise le phénomène, en faisant de l’abbatiat un titre honorifique accordé par le roi à un sujet, de plus en plus souvent un laïc. Celui-ci n’est tenu ni de résider dans la communauté, ni d’en respecter les règles, et possède souvent plusieurs abbayes qu’il est libre de traiter comme de simples bénéfices, des sources de revenus. Les revenus de l’abbaye sont alors divisés en deux menses : la mense conventuelle destinée à la communauté et, bien souvent, à l’entretien des bâtiments et du matériel liturgique, et la mense abbatiale qui revient au seul commendataire. Si le système bénédictin s’est essouffé avant 1516, le Concordat de Bologne sonna son glas et précipita probablement la Réforme et les guerres de religion en France en désorganisant et en décrédibilisant la base cénobitique de l’Eglise catholique.

40 DECAËNS H., « Le XVI<sup>e</sup> siècle : la commende et le déclin de la vie monastique », *Le Mont Saint-Michel : histoire et imaginaire*, Paris, 1998, p. 42-44.

41 En plus de la commende du Mont Saint-Michel, il transmet de la même façon la commende du Bec-Hellouin, et même l’évêché de Lisieux.

42 Celui-ci permit la construction de l’imposante tour Gabriel et de l’Avancée qui vient doubler la « barbacane » du village.

43 BEAUREPAIRE E. de *Histoire générale de l’abbaye du Mont Saint-Michel par dom Jean Huynes*, Rouen, 1872, p.270. La transaction porte entre autres sur le calice de Robert Jolivet, apparemment une remarquable pièce d’orfèvrerie.

44 *ibid*

luy en donna un autre [si bien que] tous les moynes se rallièrent avec le prieur, et le pauvre Artur tout épouventé prit la fuite avec son orphèvre [...] ». Cet épisode savoureux – dont la morale est exemplaire car l’audacieux prieur, traîné en procès par l’abbé à l’honneur bafoué et sommé de rendre son poste<sup>45</sup>, est à la fois nommé abbé de la Lucerne par le roi et réélu prieur du Mont par la communauté, tandis qu’Arthur est parallèlement prié de rendre les objets dérobés – témoigne de deux phénomènes paradoxaux : d’un côté la communauté ne supporte plus ces abbés absents et cupides, et semble trouver dans le prieur un substitut de guide ; de l’autre, en l’absence de hiérarchie organisée et devant gérer elle-même son patrimoine, elle relâche fortement la discipline spirituelle. Lorsque l’abbé commendataire nommé en 1615, Henry de Lorraine, n’est âgé que d’un an, quatre mois et dix-neuf jours, la réforme nécessaire dans l’abbaye du Mont Saint-Michel va bientôt s’engager ; elle sera le fait du nouvel ordre de Saint-Maur.

#### b. *Le sursaut mauriste.*

L’état lamentable de la communauté comme de l’abbaye est rendu par un rapport sévère de Pierre de Bérulle, supérieur général de l’Oratoire de France qu’il a créé en 1611, qui est chargé de l’administration du Mont dont l’abbé est un nourrisson : les offices ne sont plus assurés, les moines vivent maritalement en dehors de l’abbaye et fréquentent les tripots du village, la clôture monastique n’est plus respectée et les reliques sont délaissées. « J’obmet par charité leurs autres vices et impudicités », conclut l’homme d’Eglise<sup>46</sup>.

La réaction ne se fait pas attendre puisque dès 1622, après d’après négociations avec les seize moines encore en place, douze jeunes moines bénédictins de l’ordre de Saint-Maur s’installent dans l’abbaye : dans les bâtiments abbatiaux dans un premier temps, le temps d’aménager les salles de la Merveille ; le réfectoire devient rapidement un dortoir coupé en deux étages par un plancher, tandis que la salle des Hôtes est modifiée pour faire office de réfectoire. Les anciens moines cohabitent et touchent une rente qui leur assure un certain confort.

La réaction ne se fait pas attendre puisque dès 1622, après d’après négociations avec les seize moines encore en place, douze jeunes moines bénédictins de l’ordre de Saint-Maur s’installent dans l’abbaye : dans les bâtiments abbatiaux dans un premier temps, le temps d’aménager les salles de la Merveille ; le réfectoire devient rapidement un dortoir coupé en deux étages par un plancher, tandis que la salle des Hôtes est modifiée pour faire office de réfectoire. Les anciens moines cohabitent et touchent une rente qui leur assure un certain confort.

L’installation dans l’abbaye du Mont Saint-Michel de douze moines mauristes se fait alors que la congrégation est encore jeune. Sans doute y ont-ils vu l’opportunité d’avoir accès à des sources médiévales uniques, dont la réputation n’était pas encore tout à fait essouffée, malgré la déliquescence de la vie spirituelle des derniers moines du Mont. Toujours est-il qu’ils jouent un rôle prépondérant dans la conservation des manuscrits médiévaux en les restaurant entièrement. Il faut croire en effet qu’ils se trouvent confrontés à une bibliothèque en fort mauvais état, dont les reliures ne protègent plus le contenu des ouvrages et dont le parchemin, rongé par les vers et l’humidité, est rendu très fragile. Les mauristes s’appliquent alors à regrouper ces ouvrages et à changer leur reliure, si bien qu’il ne nous en est parvenu aucune de l’époque médiévale, généralement en peau de cervidé, mais qu’il nous reste simplement les reliures en cuir de veau confectionnées par leurs soins ; de même, l’organisation des ouvrages, qui contiennent parfois plusieurs œuvres sous la même couverture, ainsi que leur inventaire, sont le fait des mauristes et trouble encore notre vision de la bibliothèque médiévale.

Sur le plan architectural, la période mauriste ne brille toutefois pas au Mont Saint-Michel par un quelconque renouveau puisque les seuls changements sont des restructurations pratiques de l’espace, pour les cuisines par exemple, ainsi que l’installation de la façade actuelle en 1784 à la suite d’un incendie provoqué par la foudre en 1776. Ce dernier met à mal les trois dernières travées de la nef ainsi que l’ancien dortoir attenant ; plutôt que de les restaurer, la communauté préfère les raser définitivement, ainsi que la dernière tour de Robert de Torigni et la façade romane. Ils font élever à sa place une façade

#### Histoire religieuse

##### *La Congrégation de Saint-Maur*

La congrégation de Saint-Maur, née en Lorraine l’année 1618 à la suite du concile de Trente, regroupe dès le XVII<sup>e</sup> siècle la majorité des monastères bénédictins du royaume de France. Dans cette époque à la spiritualité troublée par les contestations de la Réforme, les moines de l’ordre mauriste ont pour mission de redonner à la vie cénobitique sa pleine signification en réaffirmant dans toutes les communautés l’idéal bénédictin, et surtout l’autorité et l’indépendance ecclésiastique fortement mises à mal par la commende qui réduit bien souvent les abbayes au rôle d’entités économiques. Ces religieux mettent au centre de leurs préoccupations la pureté de la vie cénobitique – régularité, austérité et intériorité en sont les trois angles d’approche des mauristes – ainsi que le travail intellectuel et la conservation du savoir. Empreinte à la fois de l’idéal humaniste et d’une totale dévotion à l’ordre catholique, la pensée mauriste correspond au renouveau spirituel de la continuité de la Contre-Réforme, alors que le mouvement cistercien, lancé à l’extrême fin du XI<sup>e</sup> siècle dans une dynamique semblable, peine à se dégager de son enlisement dans les considérations du temps qu’il n’a pas réussi à ignorer bien longtemps. Une des forces du système mauriste est son indépendance totale vis-à-vis du pouvoir épiscopal et du pouvoir abbatial, tout deux tenus bien souvent par les favoris du roi.

<sup>45</sup> Le jugement impose la réélection d’un prieur tous les trois ans afin de limiter son emprise sur la communauté.

<sup>46</sup> Le rapport est cité par Dom Louis de Camps, lui-même cité dans l’introduction de l’édition de Beaurepaire du texte de dom Huynes citée plus haut, p. XLVI.

classique aux chapiteaux néo-romans sans grande originalité qui repose sur un épais mur de blocage traversant Notre-Dame-sous-terre. L’amputation de la nef modifie radicalement l’équilibre de l’église abbatiale en réduisant sa monumentalité tout en ouvrant largement la terrasse de l’ouest, jusqu’alors réduite à un parvis très modeste. Les fouilles de l’architecte Yves-Marie Froidevaux ont toutefois permis de retrouver l’emprise au sol initiale de la nef romane et de ses deux tours de façade ; elle est aujourd’hui signalée par un marquage au sol, ainsi que les tombes de Robert de Torigni et de son successeur Martin de Furmendi (abbé de 1187 à 1191) enterrés entre les tours. Ces parties disparues nous sont bien connues grâce au plan-relief de 1701 conservé au musée des Plans-Reliefs de Paris.

## **2. La période post-révolutionnaire : l’ambiguïté du XIXe siècle.**

### *a. 1793-1863 : la période carcérale.*

Au-delà des possibilités méditatives et défensives de la situation du mont Saint-Michel, le premier dirigeant à avoir imaginé au Mont une structure carcérale semble avoir été Louis XI<sup>47</sup> : il aurait ordonné en 1472, lors d’un pèlerinage à l’abbaye, la mise en place d’une cage de fer ou « fillette » ; suspendue à une voûte, celle-ci condamne le prisonnier à la solitude et à un balancement incessant jusqu’à la folie. Véritable torture, elle est utilisée jusqu’au XVIII<sup>e</sup> siècle pour enfermer les cibles des lettres de cachet<sup>48</sup> ; on sait ainsi que Victor de la Cassagnes, dit Dubourg, mourut fou après un an d’enfermement dans la cage de fer sur ordre de Louis XV (la légende lui attribue une détention longue de 27 ans!). Le Mont est alors une alternative de la Bastille, rôle permettant aux moines de tirer un revenu substantiel, apparemment croissant puisqu’à la veille de la Révolution ils transforment les logis abbatiaux en Grand et Petit exils, soit un complexe d’une quarantaine de geôles. Il semble toutefois qu’en juillet 1789, seules sept d’entre elles étaient occupées, dont quatre par des déments et trois par des religieux en punition disciplinaire.

À défaut de relancer la vie spirituelle de l’abbaye, la Révolution va lui redonner son titre de « Bastille des Mers » à partir de 1790. Le Mont Saint-Michel, renommé assez cyniquement le Mont Libre « accueille » à partir de 1793 les prêtres réfractaires de la Manche et de l’Ille-et-Villaine. Ils sont 300 en novembre 1793 lorsque les Vendéens s’en empare, 600 en avril 1794. Ce dernier chiffre semble avoir été un maximum pour la période révolutionnaire, et durant les années qui suivent les effectifs sont changeants mais la tendance est à la diminution. Le statut des prisonniers change également, et en 1800 les 150 pensionnaires encore présents sont des chouans et des prisonniers de droit commun.

En 1811, Napoléon fait du Mont une « maison centrale de détention » ; en 1817, Louis XVIII accentue le mouvement et en fait une « maison de force » pour les prisonniers des deux sexes : on y enferme les hommes et femmes condamnés aux travaux forcés, les prisonniers âgés, ceux en attente de déportation et enfin certains mineurs envoyés en maison de correction. Le chiffre maximal de prisonniers semble alors être atteint avec plus de 700 pensionnaires dont 80 enfants de moins de 16 ans<sup>49</sup>. Cette réutilisation d’une abbaye en centre de détention n’est pas unique en France : l’abbaye de Fontevault par exemple connaît le même sort. En 1828 est construite la caserne des Fanils afin d’accueillir la garnison de soldats nécessaire à la garde de l’établissement pénitentier.

Les prisonniers politiques font leur retour entre 1832 et 1844 : légitimistes et républicains sont enfermés dans les logis abbatiaux avec de meilleures conditions toutefois que les prisonniers de droit communs. Cela n’empêche pas les tentatives d’évasion : le républicain Edouard Colombat parvient à s’évader en 1835 ; sept ans plus tard, par une froide nuit de février, ses camarades Barbès et Blanqui, ainsi que quelques autres républicains, échouent dans leur tentative d’évasion par la Terrasse du Saut Gaultier et sont enfermés dans les Loges installées au nord du cloître, donc particulièrement exposées.

Pour les bâtiments, la période carcérale est dramatique : les anciens espaces monastiques, déjà profondément modifiés par les Mauristes, sont réaménagés, voire mutilés, pour permettre la vie carcérale : des ateliers de tissage et de confection sont installés dans la Merveille, dans la nef et dans les chapelles rayonnantes de l’église ; un plancher intermédiaire est posé dans la nef également pour installer le dortoir (ou réfectoire?) des hommes ; le cloître devient un promenoir ; le chœur demeure le seul lieu de culte de la prison. Dans l’ancien cimetière contre la chapelle saint Etienne, on installe une grande roue en 1918. Actionnée par des prisonniers marchant à l’intérieur, elle permet de monter par le poulain<sup>50</sup> environ deux

47 Roi de France de 1461 à 1483.

48 Ces lettres permettent l’enfermement d’individus suspectés de pouvoir nuire au pouvoir royal sur simple ordre du Roi. Utilisées à partir de la fin du Moyen Âge, elles sont un symbole de l’absolutisme dont userons largement Louis XIV et Louis XV.

49 Ces chiffres sont donnés par LEGROS J.-L., *Le Mont-Saint-Michel : architecture et civilisation*, Caen, 2005, p. 189. Il ne cite hélas pas sa source, et il est probable que dans ces chiffres soient pris en compte les gardiens de la prison.

50 Le système de monte-charge comprenant un plan incliné courant le long de l’abbaye.



tonnes de matériel à chaque fois. Les destructions sont nombreuses durant ces années où l’entretien laisse à désirer : dès 1818, soit un an à peine après l’installation de ses pensionnaires, l’hôtellerie de Robert de Torigni où sont logées les femmes s’écroule. La perte de ce grand bâtiment roman prive l’abbaye de son angle sud-ouest, et il faut attendre 1863 pour que de puissants contreforts rééquilibrent l’ensemble. En 1834 également, un grand incendie dans la manufacture de chapeaux de paille ravage la nef, et de nombreuses traces subsistent aujourd’hui sur ses pierres.

L’insalubrité des bâtiments, l’hygiène déplorable qui y règne, ne sont probablement pour rien dans la décision prise en 1863 de fermer la prison. Mais la rivière de la Sélune s’étant déplacée au cours du temps, elle passait en 1856 à deux kilomètres du Mont, abaissant le niveau de la grève de trois mètres : cette dernière était alors couverte par la mer deux fois par jour, rendant le ravitaillement difficile. Le décret du 20 octobre 1863 met fin à la période carcérale du Mont qui aura duré 70 ans et concerné plus de quatorze mille prisonniers. Pour le village, éloigné de tout, c’est une catastrophe ; voici la lettre qu’envoie le conseil municipal à Napoléon III, le 30 octobre de la même année :

« Sire,

Notre douleur est à son comble. C’est fini, la maison centrale du Mont-Saint-Michel est supprimée. Nous tremblons en voyant arriver le jour qui bientôt doit englober notre fortune, notre commerce, notre espérance. Ici, impossible de nous faire d’illusions, les visites seront moins fréquentes. Et vous, Madame, Impératrice bienfaitrice, écoutez nos voix, les mères éplorées qui crient vers vous, les enfants qui tendent des mains suppliantes vers votre Majesté.<sup>51</sup> »

*b. le sauvetage.*

Il se trouva que le défaitisme misérabiliste des conseillers municipaux se trouva tout à fait contredit par la suite. Tout au long du XIXe siècle déjà, différents auteurs parmi les plus prestigieux avaient souligné le malheur d’abandonner au système pénitentiaire la Merveille de l’occident médiéval remis au goût du jour par le romantisme. Les auteurs romantiques – mais aussi les autres – y trouvent une source d’inspiration inépuisable. Nous ne citerons ici que quelques unes de leurs réflexions<sup>52</sup> :

Jules Michelet, *La Mer*, 1861 :

« J’arrivai pourtant au roc, à la gigantesque abbaye [...] d’une sublimité atroce [...]. Sur un gros bloc de granit, il se dresse, monte et monte encore indéfiniment, comme une babel d’un titanesque entassement, roc sur roc, siècle sur siècle [...]. Tout cela dans un tourbillon, un vent, un trouble éternel. C’est le sépulcre moins la paix. »

Victor Hugo, « Les Quatre Vents de l’Esprit », t.III, *Le Livre lyrique*, 1881 :

« Saint Michel surgissait, seul sur les flots amers,  
Chéops de l’Occident, pyramide des mers ».

Théophile Gautier dans un article du journal *Le Moniteur*, avril 1860 :

« Une visite au Mont-Saint-Michel est un plaisir du même genre que celui qu’on prend... à feuilleter ces étranges eaux-fortes dans lesquelles Piranèse égratignait sur le vernis noir ses cauchemars d’architecte. Vous montez, vous descendez, vous changez à chaque instant de niveaux, vous suivez des couloirs obscurs, tantôt dans la montagne, tantôt dans les airs ; vous arrivez à des coecums, à des portes murées, derrière lesquelles s’accroupissent les vagues terreurs »

Guy de Maupassant, *Le Horla*, 1886.

51 Citée par RENAULT R., *Les amis du Mont-Saint-Michel*, n°64, 1958, p. 7.

52 Jean-Luc Legros donne plusieurs autres citations intéressante dans son ouvrage déjà cité aux p. 194-196. celles données ici sont d’ailleurs tirées de cet ouvrage.

« Dès l’aurore, j’allais vers lui [...] ayant gravi la rue étroite et rapide, j’entrai dans la plus admirable demeure gothique construite pour Dieu sur la terre, vaste comme une ville [...] j’entrai dans ce gigantesque bijou de granit. »

Nul doute que cette admiration des écrivains pour le monument a contribué à son sauvetage que Victor Hugo souhaite ardemment :

« figure toi une prison, ce je ne sais quoi de difforme et de fétide qu’on appelle une prison, dans cette magnifique enveloppe du prêtre et du chevalier au XIV<sup>e</sup> siècle [*sic*], un crapaud dans un reliquaire. », écrit-il à Adèle, sa femme, en 1836.

Le Mont fascine également les architectes, Eugène Viollet-le-Duc en premier lieu ; il écrit dans sa jeunesse, en 1835, dans une lettre adressée à son père :

« Rien n’est plus beau, rien n’est plus sauvage, rien n’est plus grandiose, rien n’est plus triste. Il faut voir ses tours de granit frappées par la mer, il faut entendre le vent [...] pour se faire une idée de l’effet lugubre de cette masse de bâtiments, [...] de son imposante majesté. Il faut, en entrant ici, quitter toute idée de notre civilisation [...] mais tout cela est véritablement si grand, inspire une tristesse si belle et si pleine de pensée que l’on ne peut détacher les yeux de ce colosse, il vous fascine, vous poursuit la nuit et ouvre sans cesse devant vos yeux ses longues galeries noires qui semblent les entrées de l’enfer. »

L’époque est à la prise de conscience, après plusieurs décennies de mutations radicales, après plusieurs siècles de dénigrement de l’art médiéval<sup>53</sup>, de l’existence d’un patrimoine en péril. Au niveau national, des hommes comme Prosper Mérimée ou Arcisse de Caumont remettent au goût du jour ces préoccupations dès les années 1830<sup>54</sup>. Si la logique de restauration n’est pas la même que celle appliquée aujourd’hui – la conception « viollet-le-ducienne », empreinte de romantisme, laisse une plus grande part à l’imagination esthétique qu’à la véracité historique – elle n’en est pas moins salvatrice. Pour le Mont Saint-Michel, l’abandon de la fonction carcérale est une aubaine que saisissent d’abord les autorités ecclésiastiques, puis les agents de l’Etat.

L’évêque de Coutances et Avranches, Mgr Bravard, obtient en mars 1865 la location des bâtiments pour y installer à nouveau une communauté religieuse et relancer le pèlerinage. Il y installe des prêtres, puis des missionnaires de la congrégation des Pères de Saint-Edme de Pontigny. Avec l’aide Napoléon III qui consacre vingt mille francs annuellement à l’abbaye, les religieux remettent de l’ordre dans les bâtiments, sans pour autant lancer de restauration : le but est avant tout d’accueillir le retour des pèlerins.

Au mois de mai 1872, l’administration de la III<sup>e</sup> République reprend en main l’entretien de l’abbaye, et charge l’architecte Edouard Corroyer d’évaluer et de préparer le futur chantier. C’est le 20 avril 1874 que l’abbaye est classée Monument historique. Corroyer, en conflit avec les religieux auxquels il interdit l’accès à une partie des bâtiments, lance les travaux de restauration en tant qu’architecte en chef des monuments historiques, tandis que la communauté cherche à faire venir les pèlerins. Une double dynamique s’opère à cette époque au Mont Saint-Michel : l’arrivée des premiers touristes, qui sont déjà trente mille en 1885, et le retour des pèlerins<sup>55</sup>. La digue, achevée en juin 1879 et qui facilite grandement l’accès au Mont, accentue ces deux mouvements. En 1910, le tramway permet à cent mille touristes et pèlerins de visiter le monument. Une nouvelle époque s’ouvre au Mont-Saint-Michel.

### **3. La fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le XX<sup>e</sup> siècle : les restaurations.**

Par la marque qu’il a apposé à l’édifice, chaque architecte en chef des monuments historiques qui a reçu la charge de restaurer le Mont Saint-Michel a été acteur de l’évolution du monument. On trouve

<sup>53</sup> L’appellation « gothique » est d’ailleurs à l’origine tout à fait péjorative : il s’agit de l’art des Goths, des barbares.

<sup>54</sup> C’est l’année de la mise en place d’un service d’inspection générale des Monuments historiques dont Mérimée et Hugo, entre autres, font partie. En 1840, Viollet-le-Duc a restauré, sur proposition de Mérimée, l’abbaye de Vézelay et la cathédrale Notre-Dame de Paris.

<sup>55</sup> Le couronnement de la statue de saint Michel par l’archevêque de Rouen le 3 juillet 1877 attire 25000 pèlerins.

aujourd’hui la trace de l’un d’entre eux dans chacune des salles de l’abbaye, mais aussi dans le village et ses remparts. Si le Mont a l’aspect qu’on lui connaît, c’est parce que ces hommes ont étudié, interprété, et enfin (re)construit les différents éléments qui le composent ; c’est pourquoi nous identifierons les grandes phases de restauration, tel qu’il est coutume de le faire, par les architectes qui les ont menées. Nous nous bornerons ici à un survol des œuvres et des prises de position de chacun. Une étude plus approfondie peut être trouvée chez Jean-Luc Legros, *Le Mont-Saint-Michel : architecture et civilisation*, p. 197-203, et surtout Henry Decaëns, « Le monument historique », *Le Mont-Saint-Michel : Histoire et Imaginaire*, p. 159-201, dans son article abondamment illustré.

#### *Edouard Corroyer 1872-1888.*

L’œuvre du premier architecte en chef des monuments historiques, élève d’Eugène Viollet-Le-Duc a été en son temps très controversée. Nous pouvons maintenant en comprendre les défauts, mais aussi le grand profit qu’ont pu en tirer tous ses successeurs. On lui a reproché l’absurdité de certaines interprétations, les choix parfois étranges de ses restaurations, mais surtout l’intransigeance et l’hostilité dont il a pu faire preuve avec les autres pensionnaires du village et de l’abbaye : il s’approprie les remparts au détriment des habitants, critique fortement la construction de la digue-route (« ce remblai, décoré du nom de *digue* fort mal à propos »<sup>56</sup>), chasse les missionnaires de l’église abbatiale et interdit à son concurrent, Emile Sagot<sup>57</sup>, de pénétrer dans l’abbaye. Sur le plan architectural, on lui reproche l’ajout non-justifié de créneaux sur le toit du réfectoire – qui n’est pas encore identifié comme tel à cause des modifications apportées par les mauristes – ainsi que la pose sur les galeries du cloître d’une toiture de tuiles vernissées bleu, rouge et jaune du plus mauvais effet qui ne sera retirée qu’en 1962.

Ces quelques erreurs ne sauraient toutefois effacer le formidable travail d’analyse et de sauvetage du bâtiment réalisé par Corroyer. Par ses nombreux croquis, son étude minutieuse du monument et l’intense réflexion qu’il mène tout au long de sa carrière sur les restaurations de l’abbaye, il aura grandement préparé le terrain pour ses successeurs. Il aura également paré au plus pressé : la consolidation de l’angle sud-ouest où les ruines de l’ancienne hôtellerie romane menace d’entraîner les bâtiments attenants, la restauration des tours et des courtines dont la maçonnerie menace de céder, les travaux d’étanchéité nécessaire sur la terrasse de l’ouest (permettant au passage d’y retrouver la tombe de Robert de Torigni). Il sauve également le cloître dont l’architecture délicate menace ruine ; il entreprend dans la foulée la restauration de ce qu’il croit être le dortoir – en fait le réfectoire – mais les crédits insuffisants l’en empêchent. Critiqué de tous les bords, taxé d’anticléricisme par la droite et de dévôt par la gauche radicale, il est relevé de ses fonctions le 7 décembre 1888 sur décision du directeur des Beaux-Arts après un débat houleux à la Chambre des députés.

#### *Victor Petitgrand 1888-1898.*

Lui aussi héritier des théories viollet-le-ducienne, Victor Petitgrand se démarque de son successeur par son rang de pur technicien, et non d’historien. Après avoir achevé les projets de Corroyer – notamment la remise en état du réfectoire par la suppression du plancher intermédiaire – il entreprend son grand projet : la restauration de la tour centrale et de la croisée des transept de l’église abbatiale. Plus qu’une restauration, il s’agit là d’un total remaniement : l’architecte dépose l’ancienne tour romane et l’ajout du XVII<sup>e</sup> siècle qui la surmontait, pour construire une tour néoromane, surmontée d’une flèche néogothique en bois couverte d’ardoise et de cuivre directement inspirée du projet d’Eugène Viollet-le-Duc pour Notre-Dame de Paris. Tandis que nombre de ses contemporains crient au scandale face à ce projet totalement coupé de tout fondement historique, Victor Petitgrand parvient habilement à le faire accepter par la commission des bâtiments historiques. En 1897, sa flèche est terminée, et il la fait surmonter d’une statue en cuivre repoussé de l’archange Michel inspirée d’un modèle du sculpteur Emmanuel Frémiet. Le génie de cet architecte original a été de parvenir à donner une nouvelle silhouette au Mont que personne aujourd’hui ne saurait remettre en cause ; s’élançant vers le ciel, renforçant la verticalité qu’ont sans cesse cherchée les architectes des différentes époques et qui correspond tellement au culte de saint Michel, l’archange des hauteurs, la flèche de Petitgrand fait partie des symboles du monument. Ce dernier meurt au début de l’année 1898 sans avoir pu contempler son œuvre libérée de ses échaffaudages.

#### *Paul Gout 1898-1923.*

Paul Gout se démarque de ses prédécesseurs par sa démarche qu’il expose dans son ouvrage : *Le Mont*

<sup>56</sup> CORROYER E., *Guide descriptif du Mont-Saint-Michel*, Paris, 1883, p. 24.

<sup>57</sup> Architecte et auteur d’aquarelles très intéressantes conservées en partie à Avranches et présentées au Scriptorial. Les deux hommes, aux compétences et au tempérament similaires, vouent la même admiration pour le Mont Saint-Michel, et convoitent la même place. Ils se détestent pareillement, et Emile Sagot, qui réside au Mont et convoite dès 1872 la place d’architecte en chef, fera tout son possible pour faire renvoyer Edouard Corroyer de son poste. Il meurt en 1888, juste avant que son adversaire soit relevé de ses fonctions.

*Saint-Michel, histoire de l’abbaye et de la ville. Étude archéologique et architecturale des monuments*, Paris, 1910. Il dénonce les reconstructions malheureuses menées au nom de l’unité de style, considérant avec justesse que les édifices de l’époque médiévale ne connaissent pas cette contrainte propre aux architectures antiques puis classiques. Ainsi, écrit-il : « Restaurer doit donc consister, avant tout, à conserver, à maintenir dans leur intégrité les éléments constructifs d’un édifice et les dispositions successives qu’il a revêtues [...]. L’idée d’unité de style résulte de l’éducation classique : elle prend naissance dans la manière dont cette éducation envisage l’unité de composition de l’art antique. Or les monuments du Moyen Âge échappent absolument à cette conception de la beauté. [...] Au point de vue historique, la recherche systématique de l’unité dans la restauration n’est pas moins condamnable, puisqu’elle conduit à arracher des pages intéressantes du livre que constitue le monument, sous le prétexte qu’elles ne sont pas écrites avec les mêmes caractères. » En ce début du XX<sup>e</sup> siècle, Paul Gout révolutionne la logique de restauration Viollet-le-Ducienne, refusant de donner au bâtiment « un état qu’il aurait pu avoir<sup>58</sup> » en lui préférant l’authenticité historique, la conservation de toutes les pierres ne menaçant ni la structure, ni le projet esthétique initial. C’est cette logique qui domine encore aujourd’hui la gestion patrimoniale française qui refuse en règle générale les remaniements purement esthétiques comme l’a été la flèche néogothique de Victor Petitgrand.

C’est en application de ces principes que Paul Gout entreprend une importante série de rénovations parallèlement à la publication de ses travaux de recherches. Parmi ces rénovations, la plus importante est probablement celle de l’église abbatiale : le chœur de 1898 à 1901, les transepts de 1902 à 1904, puis la nef de 1905 à 1909. L’administration pénitentiaire avait en effet vers 1960 fait couvrir l’ensemble des murs d’un enduit granité et la nef par une fausse voûte d’ogives en plâtre, cela dans le seul but de cacher la ruine qui menaçait l’ensemble de l’édifice. Paul Gout fait retirer ces rajouts inutiles, couvre la nef d’une charpente en berceau en lambris de chêne et consolide l’unité structurelle du bâtiment en rejoignant par des tirants de fer cachés dans les entrants de la charpente les deux murs de la nef qui avaient tendance à s’écarter. Il ne fait changer dans l’église abbatiale que les pierres qui ne remplissent plus leur fonction de soutien, conservant en témoignage les pierres rougies par les incendies que ses prédécesseurs auraient probablement masquées. Il marque également par une marque rouge l’emprise au sol de l’église carolingienne dont il redécouvre les fondations sous la nef romane. Parallèlement, il dégage et restaure la chapelle Saint-Etienne, la crypte Saint-Martin, les différentes citernes, le deuxième étage de la Merveille (salle des Chevaliers, salle des Hôtes et chapelle Sainte-Madeleine) et les Grands Degrés. Il entreprend également des travaux importants dans le village, ainsi que le classement au titre de monument historique de l’église paroissiales et des bombardées confisquées aux Anglais en 1434. Il est enfin celui qui dégage le Promenoir en retirant le mur de soutènement construit par les mauristes sous la du dortoir amputé après l’incendie de 1776 et redécouvre l’église préromane de Notre-Dame-sous-Terre, qui ne sera toutefois dégagée que par l’architecte Froidevaux.

Le travail considérable mené par Paul Gout durant ces 25 années ont donné un nouveau souffle à l’abbaye dont l’aspect commence enfin à se figer après plus d’un siècle de destructions et de reconstructions. Dans les dernières années, il tente de mettre en place un musée sur la restauration du Mont Saint-Michel dans la salle de Belle-Chaise qu’il a également fait restaurer, dans le but de faire de l’abbaye un centre d’études sur l’architecture médiévale. Sa mort le 4 avril 1923 met toutefois un terme à ce projet.

*Pierre Paquet 1923-1929, Bernard Haubold 1929-1933, Ernest Herpe 1933-1957.*

L’œuvre de ces trois architectes n’atteint pas celle de leurs prédécesseurs pour la raison simple que, les travaux les plus urgents ayant été réalisés, les crédits affectés au monument diminuent au profit d’autres chantiers plus récents ouverts après la guerre. Les deux premiers s’attachent principalement à mettre en valeur le site autour de l’abbaye : ils aménagent la promenade du nord au pied de la Merveille, consolident les constructions autour de l’abbaye ainsi que le rocher lui-même, et font acquérir par l’Etat quelques édifices disgracieux pour les faire démolir, ou au contraire quelques bâtisses médiévales pour éviter qu’elles ne le soient. Pierre Paquet fait construire le grand maître-autel Arts déco devenu indispensable depuis la restauration du culte en 1922 et qui trouve encore sa place dans le chœur de l’église.

Leur successeur, Ernest Herpe, continue la campagne de remise en valeur du site, ainsi que les travaux de Victor Petitgrand en consolidant la flèche et en y rajoutant la grande cloche en bronze du XVIII<sup>e</sup> siècle que la Révolution avait bien voulu épargner. Il restaure également entièrement les logis abbatiaux et la bailliverie, construits entre la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle pour accueillir les services de gestion du temporel de la communauté. Ces locaux ont conservé une fonction similaire puisqu’ils accueillent aujourd’hui le service administratif de la caisse des Monuments Historiques (*Monum*).

<sup>58</sup> Citation d’Eugène Viollet-le-Duc donnée par Jean-Luc Legros, déjà cité, sans qu’il en indique la référence.

*Yves-Marie Froidevaux 1957-1983.*

L’architecte Froidevaux laisse un très bon souvenir dans l’histoire de la restauration du Mont Saint-Michel par son respect du monument et la compétence avec laquelle il mena ses actions. C’est principalement dans Notre-Dame-sous-Terre que son travail se remarque : de 1959 à 1961, il dégage complètement l’église préromane identifiée comme telle par Paul Gout, détruit le mur de soutènement construit par les mauristes sous les 500 tonnes de la façade de 1784 et le remplace par une poutre de béton précontraint, restaure les parements en réutilisant des matériaux anciens et en respectant toutes les traces des travaux d’origine. Il redécouvre ainsi les deux autels de l’église, et lui redonne le volume antérieur au XI<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle elle fut déjà amputée par des renforts destinés soutenir l’église abbatiale ; les trois travées au-dessus de Notre-Dame-sous-Terre ayant disparu en 1776, ces renforts n’avaient plus lieu d’exister, et Yves-Marie Froidevaux les fit disparaître afin de retrouver l’état le plus ancien du sanctuaire. C’est durant ces travaux qu’il découvre derrière le mur oriental une construction en moellons épais qu’il interprète comme le mur possible du sanctuaire primitif construit par Aubert.

L’œuvre de l’architecte du Millénaire monastique (en 1966 sont célébrés par le retour d’une communauté les mille ans de l’installation bénédictine au Mont) se trouve également dans les murs de l’abbaye : il les renforce à plusieurs endroits en y insufflant du ciment liquide. Il mène également plusieurs travaux d’étanchéité, dans le cloître<sup>59</sup> et sur la terrasse de l’Ouest. Il profite de ces travaux pour procéder à des fouilles qui aboutissent à la redécouverte des fondations des travées et des tours romanes disparues en 1776, ainsi que des tombes des abbés Robert de Torigni et Martin de Furmendi ; il fait marquer au sol ces différents éléments.

*Pierre-André Lablaude 1983-2002*

Pierre-André Lablaude est intervenu en plusieurs points de l’abbaye et du village, se plaçant dans la continuité de ses prédécesseurs. Il consolide notamment les parties ouest de l’abbaye romane en les enchaînant et les clouant au rocher ; il y dégage une nouvelle salle dans le logis de Robert de Torigni : la salle dite « des fleurs de Lys » en raison d’un décor encore visible peint au XIII<sup>e</sup> siècle. C’est cette peinture qu’il reproduit sur la charpente en berceau qu’il fait poser au-dessus de la salle de Belle-Chaise.

En 1987, il entreprend la restauration de la statue de l’archange exposée depuis 90 ans aux vents marins ; la nécessité du recours d’un hélicoptère pour l’intervention aura permis de marquer les esprits et d’attirer à nouveau l’attention du public sur le Mont. Il participe également au projet de rétablissement du caractère maritime en menant une enquête sur l’impact que le projet pourrait avoir sur les remparts du village. Il est remplacé depuis l’année 2002 par M. Jeannot.

---

59 C’est au passage l’occasion d’y réinstaller un jardin comme cela a probablement été le cas à l’époque médiévale – bien qu’aucun élément ne le confirme alors tout à fait.

## CONCLUSION

Le Mont Saint-Michel est certainement l’un des plus beaux témoignages que nous ait transmis l’époque médiévale, à la fois par son architecture et par l’Histoire que contient chacune de ses pierres. Mais de quel Moyen Âge parlons-nous ici? Plus de mille ans sépare la première pierre de Notre-Dame-sous-Terre et celle de la dernière restauration. Entre ces deux pierres, combien d’abbés, combien d’architectes ont combattu l’exigüité du rocher? Combien de destructions et de restaurations ont remodelé l’édifice? Combien de styles, et parmi eux combien de variantes, ont imprégné son architecture? Merveille de l’Occident médiéval, le Mont Saint-Michel est en fait le produit d’hommes, et non celui d’une époque. Chacun des bâtisseurs y a imprimé ses préoccupations, ses valeurs ou ses croyances ; sans l’étude de ces dernières, il n’aurait été possible de comprendre ni le cheminement architectural, ni le schéma organisationnel de l’abbaye.

Construit pour un ange sur un site naturel d’exception, lieu d’art et de vie, centre spirituel et temporel, le Mont Saint-Michel est bien le lien entre la terre et le ciel ; mais le véritable héros de cette histoire, c’est l’homme.